

24me ANNEE, No 1213

Montréal, 27 Juillet 1907



ALBUM UNIVERSEL

Le Monde Illustré



UNE DE NOS ARTISTES CANADIENNES — Cliché Laprés & Lavergne 360 rue St Denis.

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 par 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les États-Unis, \$3.50 par année, \$1.75 par 6 mois.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 franc.

Tél. Main 1592.

ALBUM UNIVERSEL

LE MONDE ILLUSTRÉ

197 RUE NOTRE-DAME EST

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à ordre au Monde Illustré. Les chèques ne seront acceptés que s'ils sont majorés de 5% de manière à couvrir les frais de recouvrement et de change. Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ICI ET LA

Maintenant que le calme s'est rétabli, que la poussière s'est abattue derrière le char triomphal de Sir Wilfrid Laurier, il n'est peut-être pas inutile d'enregistrer la morale de cet incident retentissant. Il y a vingt ans, l'arrivée d'un grand homme politique aurait, peut-être, produit un semblable enthousiasme dans les rues et sur les places publiques; mais, un seul des partis existants en aurait fait les frais.

Il va sans dire que dans le cas actuel, les libéraux ont été les manifestants actifs et remuants; mais, il n'en est pas moins vrai que les conservateurs ont mis la justice et les convenances au-dessus des préjugés et des aversions, et qu'ils ont permis à l'hommage des foules de revêtir un caractère national. Les libéraux ont eu le bon goût de ne pas trop mettre l'étiquette du parti sur le héros du jour, qui était, cependant, leur homme, et les conservateurs ont montré de la générosité dans leur concours latent.

La vie publique s'améliore donc; les idées s'élargissent à mesure que le pays grandit. Voilà que le ciel politique s'entr'ouvre sur des éclaircies où la force de la vérité permet de reconnaître le mérite chez un adversaire.

On ne le dirait pas, pourtant, à lire les journaux de combat. Jamais l'on y a vu autant d'aigreur, de fiel, de propos calomnieux. Une accusation n'attend pas l'autre, et les hommes les plus tranquilles sont soudainement tirés de leur repos par quelque accusation inattendue. C'est toujours l'histoire des deux cochers irascibles. L'un frappe par mégarde l'occupant d'une voiture venant en sens contraire. Alors, l'autre, furieux, s'écrie en allongeant un grand coup de fouet: "Ha! Tu frappes sur mon monsieur! Tiens! voici pour le tien".

Que va faire Sir Wilfrid au milieu de ces claquemets étourdissants? On l'attendait avec impatience; mais est-il en son pouvoir d'apaiser les jurons? Hormis qu'il passe comme le médecin qui ne pouvait pas enrayer la volubilité de sa patiente: "Tirez la langue, lui dit-il tout à coup". Et, pendant ce temps-là, il se met à écrire — "Mais, lui dit la femme, vous ne la regardez pas!" — "Non, mais je voulais qu'elle me donnât le temps de rédiger ma prescription".

Espérons que cette guerre de gros mots ira se perdre à La Haye, dans le Congrès de la paix, si tant est que cette réunion imposante finira par être un Congrès. Jusqu'à présent, elle prend des teintes alarmantes de farces. L'Allemagne ter-

rorisée par les ballons français qui pourront anéantir toute une armée ou une ville en deux minutes, annonce à l'univers qu'elle va en trouver des meilleurs. Les États-Unis envoient leur flotte faire un voyage de santé à San Francisco et aux Philippines, sans s'occuper des navires japonais qui peuvent être sur la même route. L'Espagne se commande des bâtiments de guerre.

Quelle différence y a-t-il entre une paix armée et une guerre latente?

Par bonheur le Canada est au-dessus de ces contradictions énervantes. Ici, il n'existe qu'une rivalité: celle de l'intelligence et du travail effectif; qu'un combat celui des succès industriels et économiques. Les diverses provinces s'antagonisent, il est vrai; mais, la main dans la main. Elles s'invitent à l'assaut par des regards encourageants. Les forces qu'elles mobilisent, c'est l'instruction, l'ordre, la diligence, la compétence, la puissance de production.

Il y a peut-être un nuage à l'horizon: l'envahissement de nationalités étrangères dont nous ne connaissons pas encore la mentalité. On dit qu'elles vont prendre les habitudes de leur pays d'adoption, qu'elles s'assimileront comme aux États-Unis. Mais, est-ce bien de l'assimilation qu'on voit dans la grande République? Tout y va bien, parce que ces alluvions humaines ont fini par absorber le fonds natal.

Heureusement que nous avons, surtout dans notre province, une ressource qui manque à l'Américain: la natalité. De l'autre côté des lignes, le "suicide de la race", comme l'appellent les Yankees, est de plus en plus prononcé. Il faut que le mal soit bien grave pour qu'un curé du Michigan, le Vénérand Monsieur Esper, ait dénoncé, dans la cathédrale de Saint-Joseph, la vogue de l'innocent "Teddy Bear" — "l'ours Roosevelt". C'est à la suite de la fameuse chasse à l'ours du Président, il y a deux ans, qu'un industriel ingénieux lança le jouet "Teddy Bear": un ours minuscule des plus attrayants et qui fait la joie des enfants. Mais le Révérand Monsieur Esper ne le voit pas de cet œil: — "Parents, s'est-il écrié, bannissez le "Teddy Bear" de vos foyers et faites y renaître le culte de la poupée, qui est naturel à l'esprit d'une petite fille. L'ours détruit dans l'enfant l'instinct de la maternité; la poupée la ranime. L'espoir de la nation repose dans le développement de l'instinct maternel. Le "Teddy Bear", en le faisant disparaître, sera un des agents du suicide social".

Pauvre "Teddy Bear", qui est aujourd'hui, tellement répandu même dans les familles canadiennes! Que va-t-il devenir? Mérite-t-il cette proscription? — "Non, répond le Père Evers, curé de l'é-

glise catholique de St Andrews, New-York; c'est la dénonciation injuste d'un amusement innocent".

Nous le croyons aussi. Les enfants ont autant de plaisir à habiller ce jouet en petit garçon que les poupées en petites filles. On pourrait même ajouter que la toilette d'une poupée développe dans celle qui en a le soin des sentiments de vanité, de luxe, de frivolité. Il n'y a jamais rien d'assez beau pour une poupée.

Le Père Evers fait un amendement à la proposition du Père Esper: "Laissez le "Teddy" aux enfants, dit-il, mais enlevez le petit chien à la femme. Hélas! bien des femmes qui se promènent avec un caniche dans les bras, ne voudraient pas à sa place un bonhomme de la maternité".

Qui a raison du Père Esper ou du Père Evers?

"ANTI-SUEUR"

Ce n'est qu'après de longues recherches et de nombreux essais que l'inventeur de l'ANTI-SUEUR s'est décidé à mettre son produit à la disposition du public. Ayant acquis la certitude de l'efficacité rapide et de l'innocuité absolue de sa préparation cet éminent Docteur a voulu faire profiter l'humanité de sa découverte.

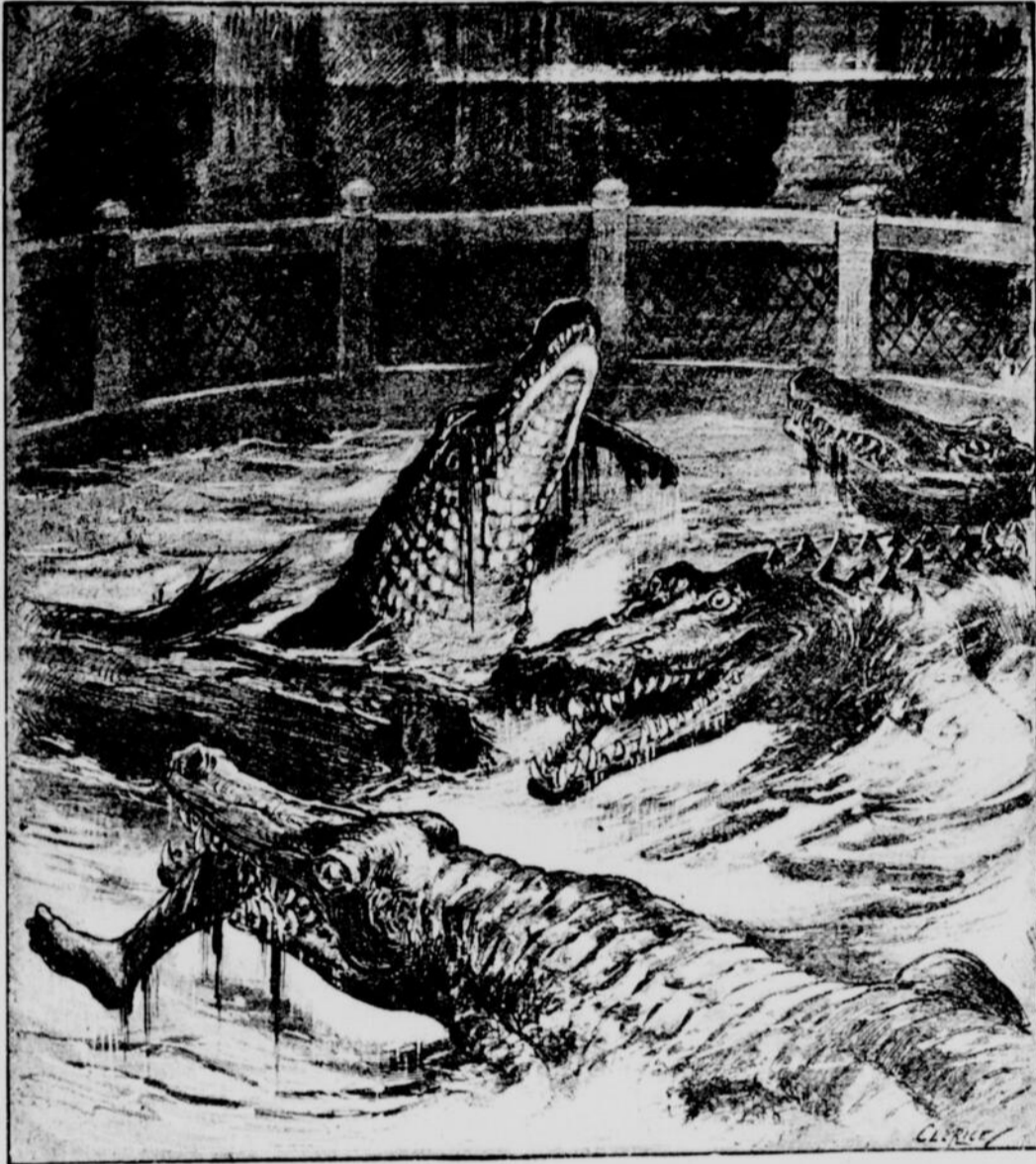
Combien de personnes sont affectées de cette maladie désagréable sinon dangereuse la sueur (des pieds surtout)? Jusqu'à ce jour le mal a triomphé de tous les remèdes préconisés pour sa guérison. Tous ceux qui après avoir essayé tous médicaments parus se sont résignés à leur triste sort doivent aujourd'hui reprendre courage.

Une seule boîte de l'ANTI-SUEUR les délivrera de la transpiration. Ce n'est pas un essai c'est une guérison dans un délai très court, 3 jours au plus.

Son emploi facile ne présente aucun inconvénient même pour les personnes ayant la peau délicate elles verront disparaître à la première application, la fatigue des pieds causée par transpiration; la marche devient un exercice agréable au lieu d'un travail pénible. Trois applications suffisent pour anéantir le mal et rendre au malade la santé et le bien-être qu'il n'osait plus espérer. Le produit est d'ailleurs garanti et toute personne qui n'aurait pas satisfaction après avoir suivi consciencieusement les directions pourra se faire rembourser en s'adressant aux dépositaires de l'ANTI-SUEUR.

Il n'y a plus de raison maintenant de négliger cette maladie qui est une porte ouverte pour bien d'autres plus graves: l'emploi de l'ANTI-SUEUR amène une guérison rapide et certaine.

LE BASSIN SANGLANT



—Tu es absolument certain de ce que tu avances, Nourva ?

—Maître, j'ai vu l'homme, je l'ai reconnu, c'est lui, c'est bien lui, je l'affirme.

—Il causait mystérieusement, dis-tu, avec un officier anglais ?

—Cui maître, avec un officier anglais lord Welton, un colonel, contre qui nous nous sommes battus plusieurs fois. J'ai failli un jour le faire prisonnier, il n'a dû de nous échapper qu'à la vitesse de son cheval, une bête superbe. Nous avons poursuivi l'Anglais et sa monture pendant plus d'une heure, et ils ont fini par disparaître sans que nous les puissions rejoindre.

Mais ses traits sont restés gravés dans ma mémoire et c'est avec lui, j'en ai l'assurance, malgré les vêtements de "parsi" dont il s'était revêtu, que s'entretenait secrètement Mâli, votre esclave noir, en qui vous aviez toute confiance.

Depuis longtemps je me défiais de Mâli; ses allures me semblaient louches, inquiétantes, presque instinctivement je songeai à l'observer de près, à me rendre compte de l'emploi de son temps, à savoir pourquoi en dehors des heures où il était employé au Palais, il disparaissait complètement sans qu'il fût possible de connaître à quoi il occupait ses moments de liberté.

Sans vous en rien dire — sans en rien

dire à personne — je le suivis avec mille précautions et un jour je fus profondément étonné de lui voir franchir librement la ligne de sentinelles anglaises.

A partir de ce moment, je m'attachai davantage à ses pas, sans qu'il pût s'en douter. Cela n'alla pas sans quelques difficultés, ni sans quelques émotions, car plusieurs fois je fus sur le point d'être surpris par Mâli, et comme j'avais la conviction de suivre une piste intéressante, j'aurais été désolé d'éveiller l'attention de l'esclave dont la trahison ne faisait pas de doute pour moi.

Enfin, il y a trois jours, je remarquai que Mâli sortait du palais après s'être assuré que personne, il le supposait du moins, ne s'apercevait de son départ.

Tout à coup un homme surgit, émergeant des hautes herbes. Ainsi que je vous l'ai dit, maître, cet homme était vêtu du costume de "parsi", mais un rayon de lune l'enveloppa fort à propos...

Je reconnus le colonel Welton!

Je m'étendis alors à plat ventre, au risque d'entrer en contact avec quelque reptile venimeux, et je dressai l'oreille, tendant toutes les forces de ma volonté à ne rien perdre d'essentiel du dialogue qui allait s'engager entre Mâli et le colonel.

—Et tu as entendu ?

—J'ai tout entendu.

—Mâli, contre paiement d'une forte somme d'ailleurs, 20,000 livres sterling,

s'est engagé à introduire dans la ville et dans le palais les ennemis de mon maître; à vous livrer, seigneur, vous et les vôtres, au général anglais. Les moyens que devait employer le traître n'ont pas été exposés dans l'entretien que j'ai surpris, ils avaient été préalablement discutés et arrêtés d'un commun accord et je n'ai pas pu les connaître, car il n'a été fait allusion qu'à des dispositions convenues antérieurement.

—Mais je savais que Mâli, car cela a été dit, ne devait commencer ses criminels agissements que dans une quinzaine de jours.

—Le lendemain matin, avant même de vous avoir rien dit, seigneur, j'ai donné des ordres pour que Mâli fut emprisonné et tenu au secret le plus absolu, il ne peut communiquer avec personne. Ces précautions prises je suis venu tout vous raconter, et maintenant vous n'ignorez rien de ce qui s'est passé.

—Bien, dit le radjah d'une voix grave, tu es un bon et intelligent serviteur, tu as bravement et loyalement agi, je te récompenserai.

—Quels sont vos ordres, seigneur, relativement au coupable ?

—Je ferai connaître ma volonté plus tard, quant à présent laissez les choses en l'état jusqu'à ce que j'aie interrogé moi-même le traître; une recommandation pourtant, une seule, fais jeûner les crocodiles.

Et lentement, sans aucune émotion apparente, Tippoo-Saëb regagna ses appartements.

L'entretien que nous venons de rapporter avait eu lieu dans un petit kiosque d'un jardin du Palais.

TIPPOO

Tippoo-Saëb, le radjah de Mysore, haïssait les Anglais.

Depuis seize années, il luttait contre eux avec des fortunes diverses, toujours avec la même indomptable bravoure.

Ecrasé en 1792, après la reddition de sa capitale, Seringapatam, obligé de céder la moitié de ses vastes États et de payer aux oppresseurs une indemnité de guerre de soixante-quinze millions, il avait supporté cet échec la rage au cœur, et par tous les moyens s'était efforcé de créer des difficultés de toute nature à l'Angleterre, se rapprochant même de la France en qui il espérait trouver une alliée, mais qui alors absorbée par d'autres soins, n'avait pu lui apporter une aide secourable. Les Anglais comprirent qu'il fallait à tout prix réduire Tippoo et une armée fit de nouveau le siège de Seringapatam.

C'est au moment de l'investissement, en 1799, que se produisirent les événements que nous avons racontés et ceux qui vont suivre.

Le lendemain, Tippoo-Saëb, dernier nabab de Mysore, rassembla dans la grande salle d'honneur de sa résidence, les hauts dignitaires, les fonctionnaires, ses officiers, prit place sur son trône et donna l'ordre d'amener Mâli en sa présence.

Quand l'homme fut là, tremblant, pâle, les lèvres blanches, Tippoo-Saëb lui demanda sans colère, froidement, doucement :

—As-tu été maltraité ici? As-tu à te plaindre de quelqu'un?

—Non, maître, répondit timidement Mâli.

—Personnellement, t'ai-je brutalisé? Ai-je été à ton égard méchant, cruel, injuste?

—Non, seigneur, non, au contraire, balbutia timidement le traître dont le visage contracté par la terreur se couvrait d'une sueur glacée.

—Alors, pourquoi m'as-tu trahi, pour quoi as-tu essayé du moins de trahir et de livrer à l'ennemi, à l'Anglais détesté, le palais et ton maître?

—Je n'ai pas trahi — c'est faux, je le jure — j'en atteste Bouddah...

—Tu aggravas ton crime en mettant le Dieu en cause. Rien ne peut te sauver du châtiement que tu as deux fois mérité, et par ton crime et ton audace impie. Il est inutile de nier, je sais tout, tu seras châtié.

—Grâce, seigneur! grâce! supplia le misérable qui se prosterna humblement.

—Pas de grâce, dans trois jours tu expieras.

On dut emporter Mâli que la crainte du châtiement qui l'attendait et dont il ignorait la nature avait plongé dans un état de prostration complète.

LA VENGEANCE DU MAÎTRE

Trois jours s'écoulèrent, trois jours que Mâli passa dans d'effroyables transes, dans d'épouvantables affres.

A la date fixée pour l'expiation, des gardes vinrent prendre le malheureux dans sa prison et, d'après les ordres qu'ils avaient reçus, conduisirent Mâli dans un des jardins du palais où se trouvaient déjà Tippoo-Saëb entouré de toute sa cour.

Sur un signe du radjah, des soldats dépouillèrent de son écorce un des arbres dont le feuillage touffu donnait de l'ombre et de la fraîcheur.

Quand cette opération fut terminée, Tippoo-Saëb fit de nouveau un signe et l'on s'empara de Mâli que l'on enveloppa, comme d'un vêtement, de cette écorce.

Lorsque l'homme fut enfermé et cloué vivant dans ce cercueil, Tippoo-Saëb se leva et ordonna à tout son entourage de le suivre.

Le "dernier des nababs" passa alors dans un deuxième jardin au milieu duquel avait été creusé un vaste bassin entouré d'une grille de bronze doré.

Dans ce bassin s'ébattaient des crocodiles capturés jeunes et qui avaient vieilli au palais, abondamment nourris et soignés à souhait par ordre du maître, depuis de longues années.

Quelques-uns d'entre eux étaient énormes.

Lorsque tout le monde fut réuni, le radjah appela son fidèle Nourca qui lui avait appris la trahison de Mâli et lui dit quelques mots tout bas.

Nourva s'inclina, fit porter aux pieds de son maître le malheureux enclos dans sa prison de bois, assez légère pour que le prisonnier perçut nettement tous les bruits.

Tippoo-Saëb clama alors d'une voix forte :

"L'homme que j'ai fait enfermer vivant dans cette écorce, est un traître; il a voulu livrer la ville, le palais et moi-

même aux Anglais, son crime est sans excuse; il va mourir d'une mort effroyable, qu'on le jette aux crocodiles du bassin!"

Un râle affreux, à demi étouffé, se fit entendre... Mâli connaissait son sort!

Quatre esclaves robustes saisirent l'écorce "habitée" et par dessus la grille, d'un seul mouvement, la lancèrent au milieu du bassin où elle tomba lourdement, éclaboussant d'eau les spectateurs de cette horrible scène!

Tout d'abord, les crocodiles troublés dans leur quiétude regardèrent l'étrange épave de bois avec indifférence, puis, attirés par l'odeur de chair humaine émanant de l'écorce qui avait craqué en plusieurs endroits, ils se rapprochèrent et de leurs dents acérées déchirèrent l'enveloppe de Mâli.

A mesure que disparaissait l'écorce, apparaissait un bras, une jambe, une partie du torse; et les hideuses bêtes affamées — on se souvient que Tippoo avait donné l'ordre de les faire jeûner — ouvraient et refermaient leurs formidables mâchoires et chaque fois un fragment du corps de Mâli était englouti, avec un bruit affreux d'os broyés!

Impassible, sans qu'un muscle de son visage tressaillit, Tippoo-Saëb regardait. Le bassin était rouge de sang.

Bientôt il ne resta plus que la tête de Mâli.

Deux crocodiles gigantesques se la disputèrent...

Alors le radjah cria d'une voix retentissante :

"Ainsi périssent les traîtres!"

Quinze jours après, l'armée anglaise entra dans Seringapatam et prenait possession du palais après une lutte acharnée où périt Tippoo-Saëb, le "dernier des nababs".

CHARLES VOGEL.

ENTERRES VIVANTS (I)

SIGNES DE LA MORT

(Par Albert Lauredeau)

Reproduction du Journal de Médecine et de Chirurgie.

Je pourrais aussi parler ici d'un célèbre théologien, qui a donné son nom à une grande école, et qui à ce qu'on dit, fut enterré vivant. A l'ouverture de la crypte où il avait été déposé, on trouva qu'il était revenu à la vie et était mort dans un état horrible, ayant les mains déchirées et la tête blessée. A cause de cela, on arrêta les travaux de sa béatification.

IX.—Dans une séance du Sénat français rapportée par le "Moniteur Universel", 28 février 1866, le cardinal Donnet prit la parole et proféra ce qui suit: "J'ai acquis la conviction, par des faits incontestables, que les victimes des inhumations précipitées, sont plus nombreuses

" qu'on ne le pense communément. Or, y a-t-il rien de plus horrible que de mourir en imputant sa mort au peu de vigilance et à l'imprévoyante précipitation de ceux qu'on appelait, quelques heures avant, des plus doux noms qu'on puisse se donner ici-bas. Je citerai encore, si vous le permettez, un dernier fait. En 1826, par une des journées les plus chaudes et dans une église entièrement pleine, un jeune prêtre fut pris en chaire d'un étourdissement subit. La parole expira sur ses lèvres. Il s'affaissa sur lui-même, on l'emporta, et quelques heures après on tintait son glas funèbre. Il ne voyait pas, mais il entendait, et tout ce qui arrivait à ses oreilles n'était pas de nature à le rassurer. Le médecin déclara qu'il était mort, et après s'être enquis de son âge, du lieu de sa naissance, il fit donner le permis d'inhumation pour le lendemain. Le vénérable évêque, dans la cathédrale de qui prêchait le jeune prêtre, était venu au pied de son lit, réciter un "De profundis"; déjà avaient été prises les dimensions du cercueil, la nuit approchait et chacun comprend les inexprimables angoisses d'un être vivant, dans une pareille situation. Enfin, au milieu de tant de voix qui résonnent autour de lui, il en distingue une, dont les accents lui sont connus. C'est la voix d'un ami d'enfance. Elle produit un effet merveilleux et provoque un effort surhumain. Le prédicateur reprit le lendemain dans sa chaire. Il est aujourd'hui, messieurs au milieu de vous (sensation) vous priant, après quarante ans écoulés depuis cet événement, de demander aux dépositaires du pouvoir, non seulement de veiller à ce que les prescriptions légales qui regardent les inhumations, soient strictement observées, mais à en formuler de nouvelles pour prévenir d'irréparables malheurs".

X.—Le directeur de l'office postale d'un village de la Moravie mourut dans un accès d'épilepsie et fut enterré trois jours après dans les dues formes. Il avait un petit chien qui lui montrait beaucoup d'affection, et après l'enterrement, le chien resta sur la tombe de son maître, hurlant lugubrement. On ne pouvait l'éloigner de là; à plusieurs reprises on le porta à la maison par force, mais chaque fois qu'il pouvait s'échapper, il retournait immédiatement. Cela dura une semaine et fut l'objet de la conversation du village. Environ un an après, les restes de cette partie du cimetière furent transférés, par suite de travaux d'agrandissement de l'église, et à cause de cela, la tombe du directeur postal fut ouverte, et le corps fut trouvé dans un état et une position tels, qu'on ne pouvait douter qu'il avait été enterré vivant, avait repris connaissance et était mort dans le tombeau. Peu de temps après cet événement, le médecin qui avait signé l'acte de décès en perdit l'usage de la raison.

XI.—Le "Hereford Times" 16 novembre, reproduit le cas suivant de Pauillac, France :

(A suivre)



MARCHE MILITAIRE

L. SEILLIÈRE.

Allegro martiale.

INTROD.

pp *mut corda.* *cres*

Tempo 1^o

cres *do.* *tr corde.* *più f*

mf *f*

M^o de Marche.

MARCHE

mf

cres *cres* *do* *f* *ff*

Le Dernier Conte

(Par Henry de Forge)

I

Lorsque Johann Schmidt eut refermé la porte de son cabinet de travail et se fut assis dans le grand fauteuil de cuir vert où, pendant plus de quarante ans, il avait écrit de ces beaux livres qui l'avaient rendu à jamais célèbre et que toute la Hollande savait par cœur, il sortit de sa poche une liasse de billets bleus que machinalement il compta.

—Jolie somme! murmura-t-il, et payée d'avance pour mon nouveau livre par ce brave homme d'éditeur Peters!

—Mon nouveau livre, ajouta-t-il après un soupir. Je devrais plutôt dire mon dernier. Je suis trop âgé maintenant pour écrire...

Alors, lentement, Johann Schmidt parcourut des yeux les rayons de sa bibliothèque.

Elles étaient là, toutes ses œuvres, toutes ces histoires charmantes spécialement écrites par lui, pour les tout petits! Il n'était qu'un conteur de contes bleus, de contes de fées, de chimères... Mais il n'y avait pas une famille hollandaise qui ne les connût, pas une fillette qui ne sut par cœur "La Marchande de Sable d'Or" ou "Les Aventures d'une Libellule".

Durant toute son existence il s'était fait de la gloire en amusant les enfants, et il se sentait fier de cette gloire là.

Seul au monde, sans famille, ne dépendant guère, il n'avait pas tardé à devenir très riche, mais il n'avait rien voulu changer à la vie simple qu'il menait dans un faubourg d'Amsterdam, en compagnie de la vieille Ansel sa servante.

Quand il eut compté les billets bleus il attisa le feu de bois mort qui brûlait dans la cheminée. dehors le temps était triste, brumeux, chargé de neige, un de ces temps qui font l'âme mélancolique et Johann Schmidt se mit à rêver.

Que lui importait cet argent? Que lui importaient les vaines louanges? N'était-il pas au bout de sa route, n'avait-il pas les cheveux blancs?

Dans sa fièvre de travail il avait laissé passer les heures, les mois, les années, sans s'en apercevoir en quelque sorte, vivant comme perdu au milieu de ses fictionnements merveilleuses.

Avait-il joui de la vie? Avait-il été heureux, lui qui savait si bien raconter le bonheur des autres.

II

Non et c'était dommage, vraiment!

Ses livres n'étaient-ils donc au fond que des phrases vides, que des mensonges! et les tout petits qu'il amusait tant ne seraient-ils pas en droit de dire de lui plus tard, quand il n'y serait plus, quand eux-mêmes auraient vieilli à leur tour:

—Johann Schmidt nous trompait avec ses contes. Il fut notre première désillusion le jour où nous apprîmes que rien de ce qu'il nous disait n'était réel, n'était possible.

Et pourtant, pourtant, n'y avait-il en ces contes légers, gracieux, tissés de merveilles, peuplés de fées, qu'un tissu de

choses mensongères! La vie ne pouvait-elle avoir réellement de ces douces surprises, de ces enchantements imprévus qu'on aimait tant à lire dans ses livres!

Une pensée fixe hantait le vieillard, maintenant, la pensée d'un conte de fées, d'un dernier conte plus extraordinaire, plus merveilleux encore et qui put lui donner à lui-même enfin un peu de vraie joie.

Longtemps, devant le feu qui se mourait, il y songea. Il appela à lui tout son monde de bonnes fées et de lutins, toutes ses bergères et ses princes bleus!

Vingt fois il prit la plume. Vingt fois il commença... L'inspiration ne venait pas.

Puis, tout à coup, sa figure pâle s'éclaira d'un sourire, ses yeux brillèrent:

—Mon dernier conte, répéta-t-il mystérieusement, oui, je vais le faire et il sera plus beau que tous les autres...

Mais il laissa tomber sa plume, et, déchirant les pages commencées, il les jeta sur le foyer à demi consumé, où elles firent de belles flammes d'or.

Ensuite il appela Ansel.

—Mon manteau! demanda-t-il.

—Vous n'y pensez pas, monsieur! regardez! La neige tombe.

En effet, au dehors voltigeaient d'épais flocons.

—Donnez toujours! Donnez! Ansel. Qu'importe la neige! C'est la neige blanche des contes de fées!

III

Transie de froid, brisée de fatigue, Anna, la fille de Dwiskind la pauvre veuve, rentre au logis sous la rafale.

Elle a travaillé depuis l'aube sur son métier de brodeuse, ce métier qui tord les bras, qui brûle les yeux.

Elle va pourtant, elle va du plus vite qu'elle peut, se traînant, les pieds meurtris du très long chemin qu'elle a fait.

Elle semble bien jolie sous sa capeline sombre, d'où s'échappent des cheveux fous mêlés de neige, mais elle a les yeux rouges. Elle a pleuré, pleuré beaucoup, et elle va pleurer encore tout à l'heure, quand elle retrouvera sa mère malade.

C'est elle qui la fait vivre, et son métier va mal, très mal, depuis que les marchands d'Amsterdam se sont arrangés pour diminuer le prix de la main-d'œuvre.

La rue paraît déserte. Seules quelques ombres se glissent, invisibles presque sur cette immense nappe blanche qui couvre la terre et qui a l'air d'un linceul. Pourtant, au moment où Anna passe sous la clarté d'une boutique, une de ces ombres s'arrête et se retourne.

La jeune fille se retourne aussi, rougit un peu, puis, sans mot dire, reprend sa route, troublée.

Qui a passé là? n'est-ce pas, Fritz Rycklin, le jeune peintre, l'artiste de grand avenir qui commence à étonner la Hollande par la hardiesse et la poésie singulière de son pinceau!

Il est pauvre à ce qu'on dit. Mais il a du courage et de l'espoir. Oh! s'il avait un peu d'argent, comme il se ferait vite un nom! Comme il épouserait vite aussi la petite Anna qui habite justement la mansarde en face de la sienne, sur le même palier. Leur regard échangé au passage a dit tout cela.

Mais leurs bouches ne se parlent point,

parce qu'elles n'auraient que des choses douloureuses à échanger. Ils sont trop pauvres tous les deux. Puis Anna a sur la terre un devoir qu'elle doit remplir, soigner sa mère, la faire vivre!...

Oh! que la vie est triste!...

Assise devant une porte, Anna s'est remise à pleurer n'ayant plus de force, ne sachant plus que devenir.

Elle n'a pas vu qu'une troisième ombre s'est trouvée là tout à l'heure, quand Fritz Rycklin a passé. Elle n'a pas vu que cette ombre a surpris leur mouvement à tous les deux.

La voilà maintenant qui s'approche d'elle.

—Tu pleures enfant! Pourquoi?

Alors Anna voit un grand vieillard courbé sous son manteau. Il a l'air doux il a l'air bon et ses cheveux ne sont pas blanchis seulement par la neige qui tombe.

La jeune fille n'a point peur, elle répond:

—Je pleure parce que ma mère est bien malade, monsieur, et que nous sommes sans ressources.

—Dis-moi encore, ce jeune homme, n'est-ce pas Fritz Rycklin le peintre et ne l'aimes-tu pas dans le fond de ton cœur? Il me semble que tu as rougi quand il a passé!

—Oui, nous nous aimons, mais nous n'en avons jamais parlé, car la misère ne s'unit pas avec la misère!

—Où habites-tu, enfant?

La petite main amaigrie d'Anna montre alors, au bout de la rue, l'humble maison où elle demeure avec sa mère. C'est là-haut, là-haut dans la mansarde qu'on voit éclairée.

—Pourquoi me demandez-vous ces choses, ajouta-t-elle? Que peut vous faire notre chagrin?

Mais l'ombre n'est déjà plus là. Elle s'est évanouie tout à coup comme elle est venue.

IV

Dwiskind, la veuve, est très malade. On dirait qu'elle va mourir.

Cependant il suffirait peut-être d'un bon médecin et d'un remède violent pour la rétablir, mais il n'y a point assez d'argent pour cela, à la maison...

Anna croyait rapporter une pièce d'or, fruit de tout un long mois de veilles.

Elle en a reçu la moitié à peine et c'est triste, triste de la voir pleurer...

—Toe! Toe! fait-on à ce moment contre la porte.

—Qui est là?

—Quelqu'un qui vient guérir votre mère.

—Grand Dieu! est-ce possible? Mais c'est, bravant la rafale, maître Koolus en personne, le docteur le plus célèbre d'Amsterdam.

Il se trompe, bien sûr!

Non, il ne se trompe pas: sa figure a une expression joyeuse, comme s'il était heureux d'être venu et, tout de suite, il dit des mots gais pour faire rire...

—Mais... qui vous a envoyé, monsieur? nous sommes pauvres...

—Tais-toi, petite, gronde-t-il. Il ne s'agit point de cela, mais bien de ta mère qui est malade. Ne t'occupes point du paiement, car je suis royalement payé, je te jure.

—Par qui?

—Que t'importe? Par une fée!

Et maître Koolus de rire, de rire.

Puis il va près du lit, se penche vers la veuve, l'ausculte longuement.

Anna ne souffle mot, anxieuse.

—Ta maman n'a rien de dangereux, mais il lui faut de la chaleur et des remèdes...

Il va vers la porte, fait un signe, et un serviteur entre, apportant une grande boîte où sont des médicaments.

Il les regarde, il choisit.

—Tiens, voilà ce qu'il faut. Deux cuillerées par heure. Maintenant un bon feu serait utile. Cette pièce est glacée.

Du feu!... hélas!...

—Toe! toe!

C'est Wilhelm le charbonnier qui porte sur la tête un gros sac de belles briquettes. Il a l'air joyeux lui aussi et il se met à bourrer le poêle.

—Chauffez-vous, bonnes gens, chauffez-vous!

—Mais qui donc vous a envoyé?

—C'est une fée, fait-il à son tour.

Et quand il est parti, maître Koolus prenant le manton d'Anna, lui dit:

—Sais-tu, petite. Il faut laisser là ton métier qui te tue les yeux.

Il faut te reposer et trouver un bon mari, pour vivre avec lui près de ta chère maman de longues années.

—Un mari! fait Anna en hochant la tête!

—Il ne doit pas en manquer, que diable, qui soupirent après ces yeux-là. N'as-tu pas dans ton voisinage quelque brave garçon, travailleur comme toi, courageux!...

—Ne rougis pas, si cela est tu as raison, et ta bonne mère ne dira rien. Ouvre-moi cette porte. Wilhelm a terriblement rempli ton poêle, on étouffe maintenant. Mais... qu'est-ce que je vois: un jeune peintre, en face, qui travaille. Il a l'air bien absorbé.

Tiens, tiens! je suis très curieux, moi, je vais aller voir sur son épaule ce qu'il peut bien peindre de la sorte.

Et sur la pointe du pied, comme un enfant, le bon docteur traverse le palier et, sans bruit, regarde le travail de Fritz Ricklin qui est tout à son œuvre et n'entend pas.

Maître Koolus revient, mystérieux.

—Eh! Eh! je sais quelque chose, petite. C'est que votre voisin est un peintre extraordinaire qui excelle à peindre de petites personnes frissonnant sous la rafales...

Tu pâlis maintenant. Ah! maligne tu as donc compris que c'est ton portrait avec une petite capeline sombre au milieu des flocons de neige.

Vous vous aimez, enfants, vous vous aimez. Mariez-vous vite. Je vous bénis.

Et brusquement, reprenant son manteau, maître Koolus fait un grand salut pour se retirer.

—Je reviendrai voir ta maman, je reviendrai...

Il n'est déjà plus là qu'Anna se demande encore si elle ne rêve pas.

—C'est étrange, dit-elle... c'est comme un conte de fée de Johann Schmidt...

Mais qu'est-ce ceci? Le bon docteur a oublié un paquet sur cet escabeau.

Seigneur! Une liasse de billets de banque! Un papier est épinglé dessus.

Elle l'approche du poêle rouge afin de mieux lire, car la ligne danse devant ses yeux.

Il y avait ces trois mots: "Pour votre bonheur".

—Mademoiselle Anna! crie une voix joyeuse sur le palier.

La porte s'ouvre en coup de vent; et sur le seuil Fritz Rycklin paraît, les yeux brillants.

—Savez-vous! Savez-vous! Pendant que je travaillais, quelqu'un de mystérieux a déposé sur ma table une liasse de billets de banque avec ces mots: "Pour votre gloire!"... Je suis riche, je suis riche et je peux maintenant vous dire que je vous aime, que je vous demande de partager avec moi cette fortune.

—Je suis riche aussi, Fritz, répond Anna doucement et ma mère va guérir.

—Est-ce possible, mais qui est venu? qui est venu?

—Une bonne fée...

Et tandis que la neige tombe, tombe de plus belle sur la vieille citée endormie, là-haut dans la petite mansarde, il y a trois êtres qui pleurent de joie.

V

Ce fut là le dernier conte de Johann Schmidt...

Il avait connu une détresse et il avait voulu la soulager comme dans les livres qu'il écrivait. Il avait été lui-même la fée mystérieuse qui avait tout préparé. C'est lui qui avait envoyé maître Koolus et Wilhelm; c'est lui qui avait donné pour faire un peu de bonheur à ces deux enfants, la somme reçue le matin même de son éditeur.

Désormais il pouvait mourir heureux. Son œuvre n'était point vaine puisque parmi ces contes merveilleux qu'il avait inventés il s'en trouvait un du moins qui lui avait donné une grande joie, la joie de faire des heureux, c'était son dernier conte; il ne l'avait pas écrit, mais il avait fait mieux que de l'écrire, il l'avait vécu...

HENKY DE FORGE

LE MILLION

Ah! Monsieur, vous raillez! Croyez-moi, on n'échappe pas à la justice humaine quand le journalisme s'en mêle. Vous prétendez qu'un homme fort sait découvrir un refuge inviolable? Oui, je l'ai cru aussi, moi qui vous parle et qui ai tenu un million dans ces mains que voilà, noires, calleuses et gonflées par le heurt des cailloux.

—o—

Je n'ai pas toujours été cantonnier. J'ai débuté à seize ans comme simple employé à la "Compagnie des Pétroles du Nord". Je fus refusé au service militaire et, avant deux ans, j'étais caissier. J'avais alors une mauvaise nature, je l'avoue, des désirs ambitieux m'étreignaient. Je rêvais de luxe et de voyages. Ah! connaître la mer et les horizons sous des couleurs qui changent! J'étais un peu poète et j'ai publié mon livre comme les autres. Avez-vous remarqué que les aventuriers fameux sont des ratés de la littérature? On met en action les romans que l'on n'a pas su écrire et l'on devient "reporter du crime" ou "directeur d'agence de renseignements" ou voleur. Moi, je me suis fait voleur et c'est le rôle le plus difficile.

J'ai agi lentement et d'une manière qui exigeait quelque habileté. A la caisse, je payais un grand nombre de coupons que je devais perforer ensuite. Le comptable inscrivait d'abord sur son livre les numéros de ces coupons. Je commençai par en garder quelques-uns sans les perforer, puis je grattai sur les livres les numéros correspondants. Je me rendis dans une Société d'Escompte qui me paya mes coupons; je cachai l'argent et je me tins coi... Remarquez que chaque soir j'attendais que la caisse fut vérifiée pour gratter les chiffres du livre. De la sorte, j'étais à couvert et je n'étais pas le seul soupçonnable au cas où l'on aurait constaté la fraude. Deux jours après, la société de crédit adressait à la "Compagnie des Pétroles du Nord" une masse de coupons perforés et un bordereau récapitulatif. Quand j'aperçus ce bordereau entre les mains de mon collègue, je crus que l'angoisse allait m'étouffer. Il feuilleta son livre et, les numéros n'étant pas portés, inscrivit les coupons. Je reçus un "bon de caisse qui m'ordonnait de faire verser à la société le montant du bordereau. J'étais sauvé. Je n'avais qu'à recommencer, et c'est ce que je fis, choisissant chaque jour une société nouvelle ou des agences éloignées pour qu'aucune administration ne put s'étonner de ma fortune. En vingt ans, j'avais amassé un million qui gisait, enfoui dans ma paillasse et dont je n'avais pas profité.

—o—

Si vous avez bien compris les détails de mon plan, vous jugerez qu'il était simple. C'est le désir de voir la mer qui m'a perdu. Durant vingt-six années, j'avais refusé de prendre mes vacances. Je redoutais je ne sais quelle catastrophe, car lorsqu'on n'est pas sur place, on est vite vaincu. Notez que je passais pour le modèle des employés et qu'à toutes les réunions officielles, à tous les banquets amicaux, je prenais la parole. Je vantais le charme de la vie administrative, la bonne entente et l'honneur d'être dévoué à ses chefs. Au fond, j'étais sincère. Parfois, je regrettais d'avoir volé, mais je continuais par habitude. Ma petite opération faisait partie de mon travail quotidien. Je vivais modestement. J'avais quelques économies.

Soudain l'idée me vint de contempler la mer. Ce fut un désir violent, févreux... Toutes les ardeurs de mon sang me portaient vers la mer. Je demandai un congé de trois mois qui me fut accordé, et je partis en emportant un million dans ma valise.

J'arrivai à Marseille par un matin de pluie. La Méditerranée morne et grise me déçut. En attendant qu'il y eut un paquebot en partance pour n'importe où, je m'installai au meilleur hôtel et je vécus comme un riche pendant trois jours. Chose extraordinaire je ne touchai pas à l'argent volé; l'idée m'en terrifiait. Je n'étais guère habitué aux dîners somptueux où je ne savais comment me tenir. Je regrettais mon petit buffet des Ternes, et, gêné, craintif, un peu sidicule, je me reprochai d'avoir gâché mon avenir... Car enfin, j'avais de l'argent à moi, j'aurais pu jouir de la nature et de la vie simple que j'aimais. Sans entamer le million, resté honnête malgré mon vol, je demeurai inquiet, tracassé, et mes nuits se peuplaient de gendarmes, de juges et de



— Mais que vois-je? On cambriole chez moi! Diable, comment faire, je suis seul... Oh! une idée! Cette voiture amenée par ces bandits va me servir.



— Maintenant qu'ils ont ouvert le couvercle, cachons-nous dessous. Ah! ah! voilà ma garde-robe qui descend.



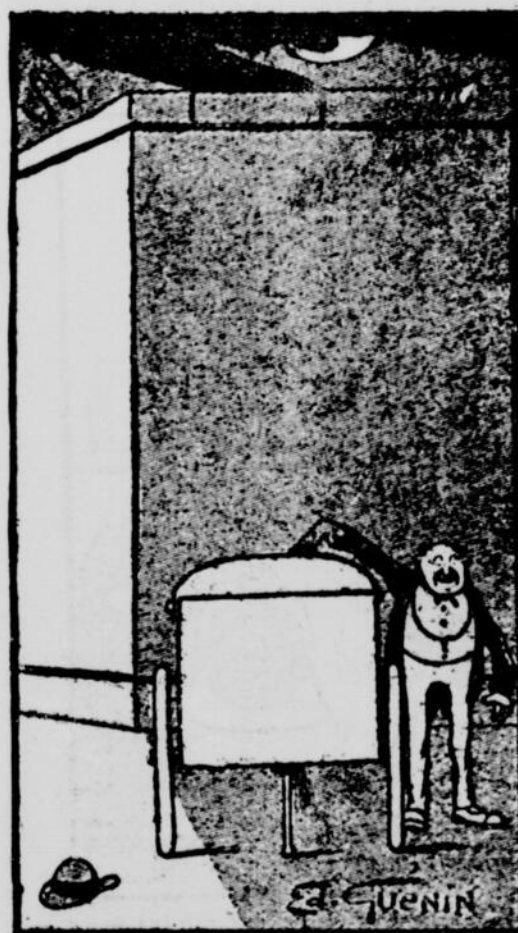
— Et mes deux voleurs qui suivent. Ca va bien!



— Je crois que mon système a du bon. En voilà un en cage.



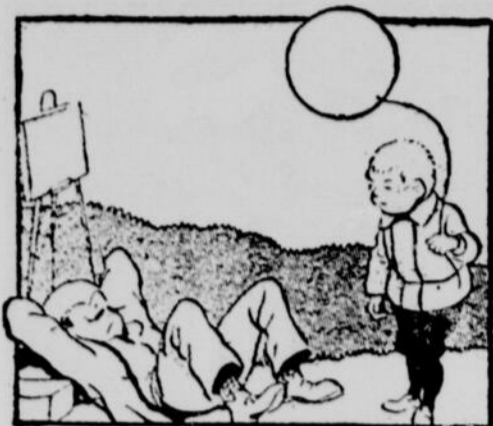
— Et voilà l'autre.



— Et maintenant refermons le couvercle et en route pour le poste de police.

GUENIN

LE MELON ENCHANTE



Jean-Jean se rappela un beau matin qu'il avait une vengeance à exercer sur le paysan qui lui avait tiré les oreilles. Il prit son ballon et s'aventura dans la prairie.



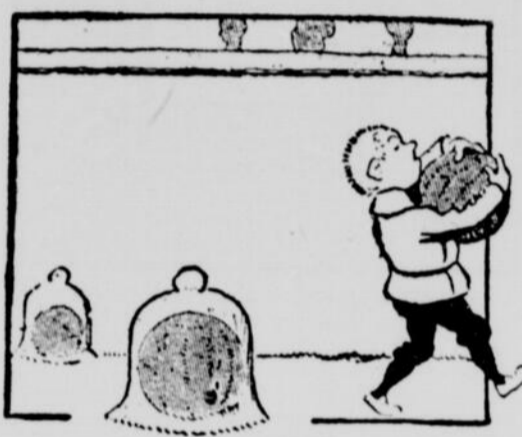
Il savait qu'un peintre paysagiste travaillait en ce moment dans ces parages. L'enfant avait son idée. Justement, le peintre dormait, accablé par la chaleur. Jean-Jean lui emprunta sa palette et ses pinceaux et enduisit son ballon de couleur verte.



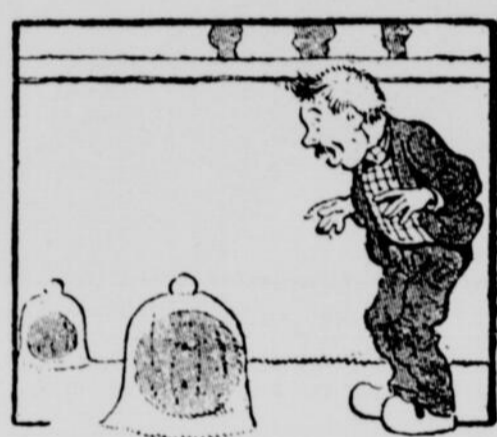
Il y dessina aussi des lignes longitudinales, formant des côtes. De loin, le ballon ressemblait à un superbe melon.



L'enfant se dirigea vers le potager du père Grognon. Il aperçut, sous des cloches de verre, des melons qui prenaient paisiblement de l'embonpoint.



Il souleva une cloche et, à la place d'un petit melon, il mit le ballon dont il avait enlevé la ficelle et replaça la cloche.



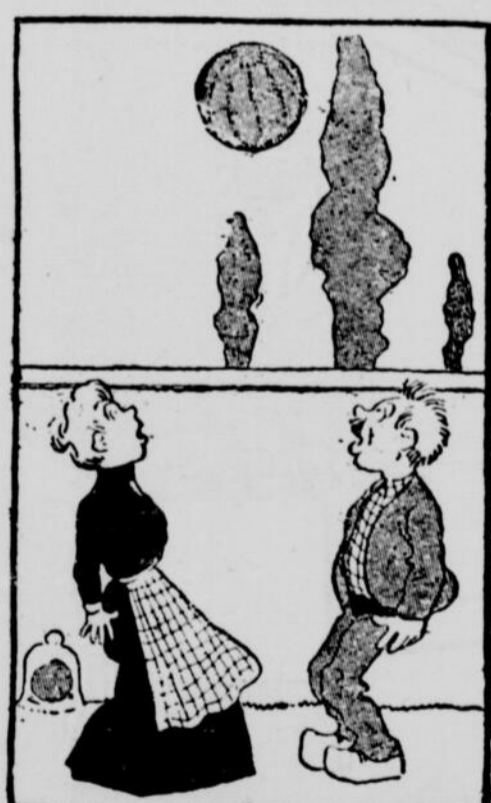
M. Grognon, faisant une promenade dans son potager, fut surpris d'y voir un melon qui accusait des proportions gigantesques.



Il appela sa femme pour lui faire part de son admiration et souleva la cloche pour voir le fruit de plus près. Il fut étonné de voir le melon collé aux parois de la prison de verre.



Il retourna le récipient... O miracle! le melon, quittant la cloche, s'envola allégrement dans l'air, et M. et M^{me} Grognon faillirent...



... en perdre la raison. Ils étaient ahuris, pétrifiés. Ils restèrent là plantés, les yeux fixés sur le ballon, sans prononcer une parole.

où sont-ils ?

—Depuis une heure ils sont sortis.

Monsieur Ricochet partit heureux et se dirigea, histoire de tuer le temps, vers la ville basse.

Tout de suite, devant une boucherie de chiens confits et de rats tapés, le cœur de M. Ricochet se souleva de dégoûts.

—Ignobles ces chinois, avec leur nourriture, fit-il.

De temps en temps il s'arrêtait aux éventaires des marchands de vases et de bibelots curieux, s'extasiant devant les menus objets tallés dans l'os, la nacre ou simplement dans une tige de bambou. La promenade de M. Ricochet durait encore que la nuit commençait à tomber.

—Où suis-je! se dit-il tout à coup

Sans s'en douter il était arrivé près des murs de la ville. A gauche s'ouvrait devant lui une longue avenue de statues colossales de dragons et de monstres en porcelaine; ses pieds heurtèrent soudainement des dalles.

—Tiens! un cimetière, s'exclama-t-il.

Dans sa jeunesse studieuse M. Ricochet avait patiemment étudié plusieurs langues et s'il ne parlait qu'imparfaitement la langue chinoise du moins les caractères de l'écriture des Célestes lui étaient assez facilement déchiffrables. Il s'amusa donc à lire les épitaphes des tombes.

—Ah! l'hypocrisie des vivants pour les morts, même en Chine! fit-il, après avoir parcouru des yeux une dizaine d'épitaphes.

Il avait lu en effet :

"Shamh-ki-kah!"

(Père exquis, mari incomparablement tendre)

"Cho-cho-my-cho".

(Perle de joie).

"Ko-ko-ki-ki".

(Rose, ma rose toujours rose).

Une haute pierre s'élevant entre deux monstres écailleux, le retint particulièrement. Il lut ceci :

"Edit impérial.

Le défunt K'wo-Fan était un homme de grand savoir et de talents variés, d'une pénétration profonde, d'une moralité sans tache et d'une honnêteté à toute épreuve.

Comme son mérite fut découvert par l'Empereur Tao-Kan qui lui donna le grade de *Chung Erh* (colonel) sous le règne de Hsien-Feng, il fut chargé de lever une armée dans le Yunnan, et après les batailles heureuses qu'il livra aux rebelles Taï Ping, il reçut les éloges de l'Empereur et les remerciements du pays. Mon prédécesseur l'appela à la vice-royauté des deux Kiangs. Sous mon règne je l'ai fait grand secrétaire d'État. Il devint un autre moi-même : mes lèvres, mon cœur et mon épine dorsale. Aussi je l'ai autorisé à porter la double plume de paon. J'espérais le voir vivre plus longtemps pour lui accorder de nouvelles faveurs, aussi sa mort m'a-t-elle rempli de douleurs et de tristesse.

Je veux, conformément aux usages, qu'on dépense trois mille taëls à ses funérailles, qu'une jarre de vin soit versée sur sa tombe par le chef de la garnison Mandchoue à Nankin et deux dalles portant son nom seront placées, l'une dans le temple des loyaux et l'autre dans le panthéon des Sages et des Bons. Son fils lui succédera dans le comté et une preuve de ma munificence sera donné à ses enfants et à ses petits enfants afin qu'ils sachent comment mon trône se souvient et honore un serviteur loyal.

Qu'on respecte ceci !

—Un patron qui rend hommage à son employé, cela est rare, il faut venir en Chine pour voir ça, marmotta entre ses dents M. Ricochet.

Il continua sa marche à travers les tombes. Tout à coup, il se trouva en face d'une construction bizarre au toit vernissé. Au seuil de cette construction grimaçaient deux horribles monstres verts et rouges. Une petite porte entr'ouverte invitait le curieux à y pénétrer. M. Ricochet y entra.

—Ce doit être une pagode, se dit-il, l'entrée doit être publique puisque la porte est ouverte.

Il avança quelques pas et bientôt ses yeux s'habituant à l'obscurité il distinguait les objets qui se trouvaient autour de lui.

Quelques instants après le dévoué secrétaire du baron Simono reculait d'effroi. Devant lui se dressait une énorme idole en bronze haute de deux mètres dont l'aspect était véritablement horripilant.

—Un drôle de Bouddha, fit-il.

Mais sa surprise s'accrut en lisant au-dessus de l'idole ces mots en hébreu : "Iavhé" (Jéovah).

—Diable ! fit-il, est-ce un temple ou une synagogue ?

Au même instant un bruit de pas retentissait sur les dalles.

—Mâtin de chien! si c'est défendu d'entrer ici, me voilà frais! fit M. Ricochet en se jetant derrière un pillier.

Par une petite porte percée à droite venaient d'apparaître deux hommes vêtus de la souquenille sombre des bonzes. Ces deux hommes parlaient avec animation... et en français, ce qui abrutit du coup le pauvre Ricochet.

—Alors c'est convenu.

—Tu l'apporteras après demain.

—Convenu. Et comme ça le baron pourra la voir figurer sur ta tête le jour de kipour (grand pardon des israélites).

—Eh bien, Eliézer, cela me fait particulièrement plaisir. Célébrer l'office du kipour, coiffé de la propre tiare de Salo-

mon cela n'est pas donné au premier rabbin venu. Quelle joie! je voudrais déjà être rendu à après demain. Mais au moins il assistera à l'office le vénérable baron Simono qui me procurera cette joie.

—Il y assistera certainement, cher ami, mais le baron est un modeste, un homme qui n'aime point les honneurs, il y assistera certes à votre fêtes, mais incognito. Tout ce qu'il y a de plus incognito. Avoir l'air de le reconnaître ou le remercier lui serait très désagréable.

—Alors c'est entendu, Mosé de Salam et encore merci.

Les deux hommes se serrèrent cordialement la main.

—Mosé de Salam! murmura M. Ricochet qui venait de reconnaître le bonze qui s'était présenté chez le baron l'autre jour.

CHAPITRE XXIII

Tandis que M. Ricochet découvrait au cours de ses pérégrinations à travers la ville la singulière pagode où il lui avait été donné d'entendre le non moins singulier dialogue que nous venons de lire, les époux Sigouard n'étaient point restés inactifs. Dès le matin ils avaient prémédité une entrevue avec le fameux bonze et tous les deux brûlaient comme bien on le pense, du désir de savoir à quoi s'en tenir sur cette nouvelle histoire de la tiare que tout seul, cette fois sans leur concours le faux Mosé de Salam venait d'inventer.

Evidemment ce dernier mentait en affirmant avoir eu en sa possession un seul instant la tiare de Salomon puisque c'était lui qui de toute pièce, à Paris avait fabriqué de sa main les faux manuscrits soi-disant authentiques. Mais alors pourquoi puisqu'il savait tout cela promettait-il au baron de lui faire avoir cette tiare qui n'existait que dans son cerveau.

D'autre part il savait le faux bonze homme à ne point mentir pour l'amour de l'art.

—Est-ce que ce coquin là nous enlèverait notre prime à notre nez sans que nous puissions dire quoi que ce soit! s'écria Sigouard.

Le démasquer! les époux Sigouard n'y songèrent pas un instant. S'ils dévoilaient au baron la vraie personnalité du bonze, celui-ci raconterait à son tour, naturellement, la fumisterie dont il avait été le complice inconscient. Et eux, les Sigouard, passeraient alors pour des imposteurs.

Ce qui faisait surtout enrager les deux conjoints c'est que ce diable de bonze n'avait pas davantage voulu leur donner le plus petit renseignement sur le truc qu'il allait imaginer pour duper leur oncle. Ils descendirent on le conçoit, dans ces conditions de fort mauvaise humeur dans la salle à manger à l'heure du diner. Au moment où ils entrèrent ils trouvèrent M. Ricochet sombre et paraissant harrassé de fatigue.

Sorti de la singulière pagode, M. Ricochet soucieux avait fait d'une traite le trajet de l'hôtel et depuis quelques minutes seulement le brave homme était rentré. A table c'est à peine s'il put avaler un peu de riz et à la fin du repas, comme le baron se disposait à regagner sa chambre, M. Ricochet n'y tint plus et hasarda cette question:

—Aurez-vous besoin de moi demain, monsieur le baron.

—Non, mon ami, fit celui-ci, je crois même que jusqu'au vingt-deux, date de notre départ définitif pour la France, je n'aurai guère besoin de vous.

—Alors, c'est vraiment le vingt-deux que nous partons, monsieur le baron, s'exclama le digne secrétaire, dont la figure s'irradia.

—Je le crois, mon ami.

Les époux Sigouard se poussèrent du coude.

—Vous aurez donc la tiare à cette date mon oncle? fit Sigouard grogouard.

—Mais je le pense, répliqua sèchement le baron Simono.

—Et c'est sans doute votre... Mosé de Salam qui vous la procurera? grinça-t-il

—Je le crois, monsieur, répliqua plus sèchement encore le baron.

La figure du faux bonze s'encadra dans la porte de la salle à manger au moment même où le baron prononçait ces dernières paroles.

Le baron Simono se précipita au-devant de lui en souriant:

—Donnez-vous donc la peine de monter avec moi dans ma chambre, fit-il, sans donner un mot d'excuse au vieux mandarin, aux époux Sigouard et à son secrétaire.

—La canaille! il ne veut plus décidément parler devant nous, fit madame Sigouard.

Effrayés par la figure furibonde de la dame, le vieux mandarin et M. Ricochet jugèrent prudent eux aussi de disparaître. Mais à peine étaient-ils dans le couloir que Li-Yu saisissant par le bras le digne secrétaire et lui murmurait à l'oreille:

—Entrez donc chez moi, cher monsieur, j'ai à vous parler.

Un peu surpris Ricochet pénétra dans la chambre du mandarin. Déjà Li-Yu s'était laissé tomber à terre sur une natte dans l'attitude d'un Céleste considérablement navré.

—Eh bien, que me voulez-vous? fit après quelques minutes de silence M. Ricochet.

Le vieux mandarin le regarda bien en face:

—Si votre maître, le baron Simono, était en grand péril, que feriez-vous, dit-il à brule pourpoint.

Monsieur Ricochet fut sur le point de répondre:

—Comme j'ai déjà deux fois manqué de laisser ma peau pour lui je le laisserais peut-être dé-

natale. Hélas dans ces conditions la discussion devenait difficile. De suite Monsieur Ricochet comprit l'inutilité matérielle qu'il y aurait à essayer de forcer la consigne.

—N'insistons pas, dit-il, et attendons le baron à la porte.

—C'est aussi mon avis, fit Oscar, prudemment.

Mais tous les deux comptaient sans Madame Sigouard qui s'était mis dans la tête d'entrer quand même.

Au bout de cinq minutes de discussion où de part et d'autre on ne se comprenait pas, la douce Sidonie appliquait un soufflet foudroyant sur la face jaune dd fils du ciel.

Madame Sigouard venait de clore le débat.

—Nous voilà propres! s'exclama Ricochet en essayant de prendre la fuite.

—Oui, nous voilà dans de jolis draps, gémit Oscar, en se disposant à imiter le doux secrétaire.

Espoir inutile.

Un quart d'heure plus tard, bleus de coups de rotin, les trois compagnons du baron Simono gisaient à terre le cou dans la cangue alignés en rang d'oignons le long du mur du palais. Car en Chine les menus délits ne sont jamais punis de prisons. C'est sur la voie publique, exposés à la risée de tous, que les malfaiteurs subissent leur peine. Il restent là un nombre de jours déterminés et si personne ne leur apporte de quoi manger, il leur reste la ressource de mourir de faim.

D'ailleurs c'était le lendemain que Oscar, sa femme et le pauvre Ricochet devaient comparaître devant le mandarin faisant fonction de juge dans le quartier.

C'est donc dans cet état déplorable que les trouva le baron à sa sortie du mandarinat.

Sans leurs cris désespérés le baron Simono et Li-Yu ne les auraient probablement pas

aperçus en sortant, tant la foule s'était déjà amassée autour d'eux.

Hâtons-nous de dire qu'une heure après, grâce à l'influence considérable de Li-Yu, les trois malheureux étaient remis en liberté.

Aussitôt revenu à l'hôtel du Dragon Vert, le baron demanda au patron avec une anxiété fébrile:

—Est-ce que Monsieur Salam est là?

—Il vous attend depuis deux longues heures, Monsieur le baron, répondit ce dernier.

Le baron grimpa quatre à quatre dans sa chambre en criant:

—Faites monter vite cet homme chez moi et que personne ensuite ne vienne me déranger.

Et sans même prendre congé du brave Li-Yu qui le regardait avec des yeux effarés, il disparut dans l'escalier.

—Que Confucius me pardonne, fit ce dernier, mais je crois que mon éclatant et resplendissant ami a trop voyagé... ça a dû lui porter au cerveau.

Toute la nuit les époux Sigouard et Monsieur Ricochet durent poser des compresses sur leurs membres endoloris par les coups de bâton reçus durant leur courte mais pénible captivité.

CHAPITRE XXII

Le lendemain le baron Simono fit venir son fidèle secrétaire et lui déclara:

—Nous restons encore une quinzaine de jours à Pékin, mais encore une fois tenez vous le pour dit, ne vous occupez plus de moi.

—Nous partirons ensuite pour la France, c'est ce pas, monsieur le baron, avait répondu en tremblant d'angoisse M. Ricochet.

—Oui, mon ami, à moins cependant d'événements imprévus.

—Et Sigouard et sa femme

pagnon s'arrêtèrent surpris.

—Que se passe-t-il? s'écria le bon mandarin en roulant avec étonnement ses petits yeux obliques.

—Mais je connais ces voix! c'est la voix de mon secrétaire.

—Par Confucius, moi aussi je les reconnais, ce sont les voix de Monsieur et de Madame Sigouard, s'écria Li-Yu.

Les cris redoublèrent d'intensité.

—Au secours, mon oncle!

—A l'aide, à l'aide, j'étouffe, monsieur le baron.

Soudain les yeux du baron Simono se fixèrent sur un groupe de chinois qui juste en face de la porte du mandarinat impérial de Pékin contemplaient deux hommes et une femme habillés à l'européenne qui gisaient à terre le cou enchassé dans une énorme pièce de bois. C'étaient ces malheureux qui hurlaient ainsi. Et à côté d'eux, quatre policiers chinois s'efforçaient à grand renfort de coups de bâton de les réduire au silence. Un cri d'étonnement s'échappa des lèvres du baron :

—Mon neveu! ma nièce!

—Votre secrétaire! je ne me trompais pas! on leur a mis la cangue! s'écria à son tour Li-Yu en se précipitant vers les trois infortunés dont les beuglements s'arrêtèrent soudain.

Que s'était-il passé?

Pourquoi se trouvaient-ils tous les trois à cette heure comme de simples malfaiteurs exposés aux risées de la populace alors qu'ils étaient libres au moment où le baron quittait l'hôtel du Dragon Vert pour se faire recevoir mandarin.

L'explication était toute simple.

Levés tous les trois une heure après le départ du baron Simono, Oscar Sigouard, sa femme et Monsieur Ricochet s'étaient de suite enquis du baron.

L'hôtelier à qui Li-Yu avait

fait la veille ses confidences, les renseigna aussitôt :

—Je crois qu'on va lui conférer une foule de distinctions et de décorations pour son voyage leur dit-il.

—Et nous alors, s'écrièrent en chœur les époux Sigouard, est-ce que nous n'avons pas fait le même voyage que lui?

Un instant ils se regardèrent.

—Ça ne peut pas se passer comme ça, fit la brune Sidonie. Filons nous aussi au mandarinat. On nous doit à nous aussi des décorations et des récompenses.

Et ils se firent amener aussitôt deux pousse-pousse.

Seul restait sur le seuil de l'hôtel du Dragon Vert le respectable Ricochet.

—Eh bien, et moi? se dit au bout d'une minute de réflexion le digne secrétaire.

Il pensa subitement à la médaille de bronze grand module promise par le baron quand, dans la jungle d'Oudépore il avait tué net d'un coup de fusil au cœur le fameux tigre royal.

—Je prends un pousse-pousse moi aussi, dit-il aux époux Sigouard.

Et il ajouta :

—Si vous devez avoir une décoration, j'y ai certainement plus droit que vous!

Un quart d'heure après les trois légers véhicules les amenaient devant la porte d'honneur du mandarinat impérial de Pékin.

On n'entre pas comme dans un moulin dans les établissements de l'état du Céleste Empire. Hélas nos trois voyageurs devaient en faire la cruelle expérience.

Ce fut Madame Sigouard qui la première franchit la porte d'honneur.

En un clin d'œil un poste de soldats et de domestiques chinois se rua sur eux. Un grand diable de céleste qui paraissait être le chef se mit aussitôt à les interpeller dans sa langue

brouiller tout seul cette fois.

Mais son irréductible nature de brave homme eut le dessus, et il dit simplement :

—Jusqu'au jour où le baron m'aura à son service il pourra compter sur moi.

Li-Yu saisit les mains de M. Ricochet avec transport.

—Que l'esprit de Confucius se retire à l'instant de mon être, cher monsieur, si je mens en vous affirmant que le baron Simono est menacé sous peu d'un grand danger, d'un danger de mort.

Il continua :

—J'ai en ma qualité de mandarin de première classe, mes grandes et petites entrées, chez le chef de la police. J'ai pris des renseignements sur ce mystérieux bonze qui se dit être le descendant de Mosé de Salam et je dois vous avouer qu'ils sont fort peu rassurants. On le croit affilié à une secte de boxers des plus dangereuse.

M. Ricochet devint subitement pâle.

—Que faire, fit-il.

Il raconta aussitôt au bon Li-Yu son aventure dans la mystérieuse pagode.

—Vous voyez bien, dit Li-Yu, que je ne me trompais guère. Cette conversation entre ce soi-disant Mosé de Salam et cet Eliézer que vous avez surprise ne fait que confirmer mes craintes. Savez-vous le jour où le baron se rendra à la pagode pour cette fameuse fête?

—Après demain, cher mon-

Le mandarin se passa la main sur le front.

—J'aviserais, fit-il, mais à vrai dire, je ne sais pas encore comment.

Le soir à table le baron Simono flanqué plus que jamais de son bonze, parut avec une figure des plus radieuse.

—Alors c'est pour après demain, dit-il à ce dernier.

—C'est comme si vous l'aviez monsieur le baron. J'ai com-

biné mon affaire et je suis aussi certain aujourd'hui d'enlever la tiare aux hébreux de Pékin que le suis convaincu de mourir un jour.

C'est sur cette pensée réjouissante que le baron Simono se se coucha ce soir-là. Il ne put cependant dormir car toute la nuit il rebâtit encore une fois son arrivée prochaine et triomphale à Paris.

Quelles ovations! quand il déposerait cette fameuse tiare entre les mains du président d'âge de l'Institut, en séance solennelle. Il voyait déjà la face envieuse de ses collègues se crispier de colère et de dépit. Un instant il pensa à son frère, à ce pauvre frère à qui il devait en somme de ne pas avoir péri à Djépour sur le billot de supplice du Maharana. Il sonna un des domestiques de l'hôtel et aussitôt sautant du lit il se mit à libeller le télégramme suivant :

«M. Valentin Simono,
Paris.

Frère aimé, suis à Pékin, sauvé grâce à toi, Merci. Aurai relique que tu sais sous deux jours. Avises Institut. Prendrai paquebot pour France sous quatre ou cinq jours au plus tard.»

—Portez ce télégramme de suite, fit-il au domestique qui attendait.

Quelques instants après, le baron qui commençait cette fois à s'endormir, fut éveillé par des tambourinements énergiques qui ébranlaient sa porte. En même temps une voix bien connue, celle du dévoué Li-Yu, criait :

—Mon cher collègue! mon cher collègue! excusez-moi si je vous dérange à une heure aussi déraisonnable, mais il y a cas de force majeure. Je n'ai que deux mots à vous dire, ouvrez-moi.

CHAPITRE XXIV

Au même instant où Li-Yu

s'acharnait sur la porte du baron un homme y bondissait à son tour, repoussait énergiquement le vieux mandarin, et entraînait comme une bombe chez le baron, en s'écriant :

—Je l'ai, la voilà!

Le baron s'élança vers la porte. Le baron s'élança vers la porte, la ferma à double tour et sans se soucier des cris du malheureux Li-Yu s'élança les deux mains tendues vers le bonze en lui disant :

—Le croirai-je ?

Le bonze sortit de sous sa longue souquenille une boîte oblongue qu'il ouvrit avec un soin religieux. D'une main pieuse il en extirpa une sorte de coiffure bizarre en cuivre légèrement verdegriisé, la remit au baron et d'une voix où perçait un immense orgueil, s'écria :

—Vous ai-je manqué de parole ?

Le baron se laissa tomber dans son fauteuil, tenant entre ses mains tremblantes d'émotion respectueuses le couvre-chef tant désiré, enfin obtenu.

Oui, c'était bien elle!

Entre ses dents, il marmotta la légende manuscrite inscrite sur le cuivre, formant bordure de la tiare.

La légende inscrite tout au long dans le parchemin de Mosé de Salam: "Sur la bague d'airain qui l'enserme se trouvera gravée entre la reproduction des deux lions de Juda ce seul mot "Iavhé".

Le mot y était bien, creusé profondément, nul doute n'existait plus!

Longuement, le baron en silence, la soupesa et la retourna en tous sens, la tiare de ses rêves, la tiare de Salomon! Comme elle s'était précieusement conservée à travers les siècles. Véritablement il s'hypnotisait dans sa contemplation :

—Oui, oui, la voilà bien la bague d'airain, se disait-il. C'est bien elle!

A demi couché sur un tapis,

le bonze le regardait un sourire énigmatique aux lèvres.

Subitement il se leva.

—Je n'ai plus rien à faire ici monsieur le baron, dit-il, je vais vous laisser. Il ne vous reste plus maintenant qu'à récompenser mon zèle, soit cinquante mille francs que monsieur le baron me doit.

Le baron eut un sursaut :

—C'est cher, fit-il, en extirpant péniblement de son portefeuille un carnet de chèques sur lequel il griffonna nerveusement le chiffre de la somme due.

—Vous avez tout de même de la chance de m'avoir trouvé sur votre route, fit-il, en remettant le précieux papier au bonze.

—Ce pourrais en dire autant, monsieur le baron, répliqua obséquieusement Salam, en faisant disparaître le chèque sous ses vêtements flottants. Mais le baron Simono ne l'écoutait déjà plus.

De nouveau penché sur sa tiare il la caressait de la main et du regard avec des soins de mère pour un nouveau-né.

Le jour le surprit ainsi. A regret il dut se résigner à enlourer sa précieuse trouvaille dans une boîte doublée de fer à serrure extraordinairement compliquée et sur laquelle par surcroît de précaution il colla deux bandes de papier scellées à son chiffre.

L'aube se leva, et avec elle le baron Simono qu'un sommeil agité tira du lit tout frémissant de joie et d'angoisse.

Son seul désir désormais on le comprend consistait à Loucler au plus vite ses malles et à quitter Pékin avec le plus de rapidité possible.

Depuis une demie heure déjà il évoluait, nerveux entre des amoncellements de bagages quand deux coups timides furent frappés à sa porte. Le baron ouvrit en bougonnant :

—Quel est l'imbécile qui vient me déranger de si bon matin, fit-il.

La bonne figure placide de Li-

cérémonie commença aussitôt.

—Ça va durer longtemps? le baron Simono rageur.

—Deux petites heures, cher ami, rien que deux petites heures, fit Li-Yu en lui faisant signe de prendre une aimable expression.

—Deux petites heures! alors que Mosé de Salam est peut-être en ce moment à l'hôtel du Dragon Vert avec en poche les indications qui me permettront de mettre la main sur la tiare.

A vrai dire le cérémonial qu'avait à subir le récipiendaire ne fut pas long en tant que cérémonial. En un clin d'œil on passa au baron une longue robe bleue semée de fleurs fantastiques.

Le vieux président lui lut un long papier qui n'était ni plus ni moins que l'édit impérial le proclamant mandarin de première classe. Et pour finir deux membres de l'institut de Pékin lui enfoncèrent sur le crâne un bonnet rond à bouton vert surplombé d'une rutilante plume de paon. Mais ce qui acheva de mettre en fureur le baron, fut la suite. Sa nomination ayant eu lieu au milieu d'une séance et chaque séance se terminant invariablement par la lecture de morceaux littéraires primés dans l'année, le vieil archéologue dut entendre six pièces de vers et un poème en douze chants. Le poème auquel il n'avait d'ailleurs rien compris ayant cependant pris fin le baron regarda sa montre en soupirant :

—Nous partons enfin, demanda-t-il à Li-Yu.

—Pas encore répondit celui-ci. Le président pour égayer la séance en votre honneur, va vous donner un échantillon de ses improvisations humoristiques. Il me prie de vous en faire la traduction après quoi la séance sera levée et vous serez libre.

Depuis quelques instants en effet, le président se livrait à

une sorte de nasillement qui semblait remplir de joie les deux cents mandarins présents.

—Traduisez vite et que ça finisse, gronda le baron.

—Voilà, fit Li-Yu. C'est très court, je ne sais pas si cela vous amusera beaucoup, mais en tout cas ayez l'air d'y prendre un plaisir extrême.

—Le méfiant Li dans un transport de jalousie, tue sa femme.

—C'est une brutalité!

—L'illustre Si meurt de douleur à la mort de la sienne.

—C'est folie!

—Le philosophe Tu à la mort de sa femme s'égaie par le carillon des pots et des tasses pleines. Il se livre à la joie.

—Tu est un sage!

—C'est mon maître. Tu, je t'imiterai quand ma femme sera morte.

—Et je prendrai vite l'éventail des plaisirs pour faire sécher plus vite la terre de sa tombe."

—Ils sont plutôt gais, fit agréablement le baron tout en applaudissant à tout rompre, suivant la recommandation du vieux mandarin. Et il ajouta :

—Et maintenant, puis-je partir ?

Dix minutes encore de congratulations et enfin à la grande joie du baron la séance fut levée.

Avec le même cérémonial qu'à l'arrivée le baron Simono toujours flanqué de Li-Yu se dirigea enfin vers la porte de sortie du monument de la science céleste.

—Une heure et demie! constata-t-il à sa montre et Mosé qui m'attend peut-être...

Comme il prononçait ces amères paroles en franchissant d'un pas farouche le seuil du palais, des cris rauques et désespérés le firent sursauter :

—Mon oncle! mon cher oncle!

—Monsieur le baron!

—Au secours! A l'aide!

Le baron Simono et son com-

—Vous êtes, cher ami, au milieu de collègues qui vous attendaient avec impatience, vous êtes devant la plus grande assemblée de savants du Céleste Empire. C'est la surprise que je vous réservais et tout à l'heure on va vous décerner par faveur spéciale de sa Majesté l'Impératrice, le titre de mandarin de première classe qui n'a jamais été décerné à aucun européen.

Le bon mandarin ne fut pas navré à demi de s'entendre répondre par le baron :

—Je vous remercie beaucoup, mon cher collègue, je suis certainement très flatté, flatté au delà du possible, mais permettez-moi cependant de vous dire que ce n'était pas là la surprise à laquelle je m'attendais.

—Comment, vous ne vous attendiez pas, fit-il saisi.

—Oh! je vous répète que je suis très flatté, répliqua Simono, néanmoins je croyais...

—Vous croyiez, quoi? questionna le vieux mandarin presque les larmes aux yeux.

Le baron eut un sourire contraint.

—Eh bien, cher ami, à vous dire vrai, je pensais que vous m'aviez fait venir ici pour la tiare.

—Pour la tiare ?

—Mais oui, continua le baron, j'étais stupide je le reconnais, mais en vous voyant venir m'éveiller de si bonne heure ce matin, j'avais pensé que peut-être, grâce à votre ami le chef de la police...

—Et alors ?

—Et alors je me disais en entrant ici, que la surprise agréable qui m'était réservée, c'était la remise entre mes mains de la tiare en séance solennelle...

Li-Yu n'en revenait pas.

Le baron fit le mouvement de quitter sa natte. Li-Yu éploré se plaça devant lui.

—Écoutez, dit-il d'une voix tremblante d'émotion, écoutez je vous en supplie, pour l'hon-

neur de l'Institut de France, et dans votre intérêt personnel, ne partez pas.

—Comment, ne pas partir ? Quand peut-être Mosé de Salam m'attend à l'hôtel.

Le vieux mandarin lui saisit les mains.

—Vous ne partirez pas, vous entendez. Songez que vous n'êtes pas ici en France, songez que sur ma requête Sa Majesté l'Impératrice va vous nommer mandarin de première classe et que dans ce cas vous n'avez pas le droit de vous soustraire à cet honneur. Si vous partiez maintenant ce serait un scandale énorme, sans précédent. Une semblable dérogation au protocole de l'empire serait considéré ni plus ni moins comme un crime de lèse-majesté.

—Et alors, fit le baron ?

—Et alors, vous et moi serions exposés à avoir les deux pieds tranchés. Vous pour offense à Sa Majesté, moi pour complicité dans l'offense.

—Bigre! s'exclama le baron, les deux pieds tranchés!...

—C'est comme je le dis répondit Li-Yu.

Et le bon mandarin ne mentait pas.

En Chine toute offense à l'Impératrice ou à l'empereur est punie par la confiscation subite d'un ou de plusieurs membres. Ajoutons que les offenses graves entraînent la peine de mort enluminée d'une série de supplices variés suivant la gravité du cas.

Heureusement pour le baron, que personne dans l'assemblée n'avait compris un traître mot de sa discussion aigre-douce avec l'estimable Li-Yu, lequel d'ailleurs s'empressa d'expliquer à ses collègues que la vivacité de gestes et de paroles du baron était à mettre sur le compte de la joie intense que ce dernier éprouvait à se voir décerner le titre glorieux de mandarin de première classe.

Sur un signe du président la

Yu s'encadra dans la porte :

—C'est moi, cher collègue, moi! fit le vieux mandarin, et il ajouta :

—Hier soir je suis venu mais le grand escogriffe de bonze qui vous a promis la tiare a trouvé moyen de me rejeter en arrière et de pénétrer en mon lieu et place chez vous. Ah! mon pauvre ami! je suis tombé du coup à terre si malheureusement que mon pauvre séant en est ce matin aussi bleu qu'un ciel sans nuage.

Sans paraître l'écouter le baron continuait son déménagement. Il y eut un instant de silence.

—Est-ce que par hasard vous partiriez aujourd'hui, osa questionner encore d'une voix cette fois imperceptible Li-Yu.

Le baron releva la tête :

—Mon cher collègue, fit-il, excusez-moi. Je suis tellement ému qu'il ne faut pas m'en vouloir. Songez que dans deux heures je vais prendre le premier train pour Tien-Tsin et de là, je m'embarquerai sans plus tarder pour la France.

—Sans la tiare! s'exclama Li-Yu.

Le baron Simono le regarda longuement dans les yeux :

—Avec la tiare! fit-il... La tiare qui est en ma possession depuis hier soir.

—Et sans indiscretion pourrait-on vous demander mon cher collègue qui vous l'a si rapidement procurée, fit le vieux mandarin.

—Mosé de Salam, un bien ingénieux garçon entre parenthèses et qui n'a pas fait ce jour-là, quant à lui, une mauvaise affaire.

Le doux Li-Yu leva les mains au ciel :

—Que Confucius me pardonne, fit-il, j'ai été alors bien injuste envers ce pauvre garçon. Figurez-vous, mon cher ami, que le but de ma visite d'hier soir et celui de ma visite de ce matin, n'avait pas d'autre objet

que celui de vous mettre en garde contre lui, les notes de la police impériale de Pékin l'ayant noté depuis très longtemps comme un filou notoire ne vivant que d'expédients.

Deux heures après l'hôtel du Dragon Vert était révolutionné par le départ de la mission Simono. La cour était absolument encombrée de colis et de malles.

Fidèle jusqu'à la dernière minute, malgré les rebuffades de son collègue de France, le brave mandarin Li-Yu avait tenu à veiller en personne aux ultimes préparatifs du départ.

—Vous m'écrivez, n'est-ce pas mon cher ami, aussitôt que vous serez arrivé à Paris, demandait-il au baron à chaque instant.

—C'est entendu, ripostait celui-ci nerveusement.

A la nuit le chemin de fer de Pékin à Tien-Tsin emportait sur un dernier sanglot du bon Li-Yu, rous, es membres de la mission Simono, dans un wagon de première classe.

Quarante-huit heures après, le baron Simono retenait trois cabines à bord du "San Vertigo" en partance pour Marseille.

Quand le navire leva l'ancre, les époux Sigouard avaient déjà préparé confortablement leur traversée.

—Avec tout ça, fit le mari à sa femme, notre vieil imbécile d'oncle revient à Paris sans la tiare.

—Oui, c'est ce qui m'amuse, riposta la douce Sidonie.

Pendant ce temps dans sa cabine le baron Simono se livrait aux plus rians projets d'avenir.

A son chevet, il avait sceller la précieuse malle où reposait sur un coussin de velours rouge la fameuse tiare. Et d'après ses ordres nul être humain ne pouvait pénétrer en son absence dans sa cabine.

D'ailleurs par mesure de pré-

caution, il n'avait point hésité à faire remplacer la serrure de cette cabine par un système de fermeture à secret des plus rassurants.

Quant à M. Ricochet en mettant le pied sur le "San Vertigo" sa résolution était déjà prise, celle-ci :

— Dormir le plus possible afin d'abrèger la longueur considérable de la traversée. A Paris seulement il aviserait quant à l'avenir.

Par une belle marée ce soir-là le "San Vertigo" sortait du golfe de Petchili à toute vapeur.

Les membres de la mission Simono allaient donc revoir enfin la belle terre de France.

CHAPITRE XXV

Nous avons laissé les époux Sigouard très perplexes et d'humeur assez morose, depuis que leur ex-ami Mosé de Salam les avait dévisagés si ironiquement et si dédaigneusement, en suivant le baron Simono dans ses appartements particuliers.

De quelle façon les neveux du savant archéologue avaient-ils employé les longues heures de loisir que leur faisaient les circonstances ?

Ils auraient pu, à la vérité, prendre immédiatement le train pour Tien-Tsin et de là passage à bord du premier paquebot en partance pour la France. Oui, mais dans ces conditions, il aurait fallu déboursier l'argent du voyage. Et comme ces frais, d'après les conventions, incombaient au baron, ils se résignèrent à attendre.

En froid avec M. Ricochet, il ne fallait pas songer à comploter quoi que ce soit avec lui.

Restait Li-Yu ?

Hélas ! il ne fallait pas davantage penser à celui-là non plus.

Depuis que Oscar l'avait quit-

té si brusquement, alors qu'il expliquait du haut des gradins de Pékin le panorama de l'Empire du Milieu, Li-Yu affectait, on le sait, un mépris non dissimulé pour l'aimable ménage. Attitude qui depuis ne s'était pas démentie.

Pour passer le temps Oscar avait donc été à Oscar Sigouard et à sa femme de chercher à se lier avec la valetaille de l'hôtel. Mais là encore une sérieuse difficulté surgissait. Tous les domestiques du Dragon Vert étaient des Célestes purs sang, ne parlant pas un mot de français.

Restait l'interprète, un certain Muler, qui parlait à peu près couramment le français. Les époux Sigouard entreprirent sa conquête : faute de grives on mange des merles.

Ce Muler avait un jour parlé incidemment de ses hautes relations dans la domesticité du palais impérial, et principalement de la haute amitié qui le liait à Si-Li, le chef des eunuques de l'Impératrice.

On comprend que cette confiance était particulièrement faite pour exciter au plus haut degré la curiosité de la fougueuse Sidonie.

— Il connaît le chef des eunuques, dis donc Oscar ! dit-elle un jour.

— Eh bien, ma chérie, mais je ne vois pas en quoi cela peut nous intéresser, fit-il.

Madame Sigouard eut un petit rire moqueur.

— Tu ne le vois pas ?

— Je l'avoue, ma chérie.

— Visiter le palais impérial ne te dit donc rien, Oscar ?

— Il est certain, perle de mes yeux, que ça me ferait tout de même plaisir, histoire de passer le temps...

Madame Sigouard haussa les épaules :

— On dirait, ma parole, que tu deviens idiot depuis que tu sais que nous sommes sur le point de retourner en France !

ils pénétrèrent dans un large vestibule au plafond duquel pendaient de larges banderolles couvertes de sentences de Confucius.

Quelques minutes après le baron était introduit dans une immense salle carrelée de fines dalles d'onyx.

Deux cents chinois revêtus de riches costumes étaient accroupis sur d'épaisses nattes en paille de bambous.

Au milieu d'eux sur une sorte de petite chaire trois vieux chinois semblaient présider. Un peu au-dessous de ces patriarches, sur une chaise plus petite un chinois entre deux âges pérorait avec des dodelinements de tête.

Au moment où Li-Yu suivi du baron pénétrait dans l'enceinte où se trouvait réunie cette docte assemblée, un léger mouvement se produisit. Toutes les figures se tournèrent vers l'entrée avec des sourires empreints de la plus grande bienveillance.

Du haut de leurs sièges les trois présidents levèrent l'index à la hauteur des yeux en souriant agréablement. Et l'orateur aux dodelinements de tête s'arrêta soudain de pérorer sans désespoir visible cependant.

De toute évidence l'arrivée de Li-Yu et du baron était attendue par les braves fils du ciel réunis en ce lieu. Même cette arrivée semblait causer à tout ce monde un plaisir sans mélange.

Une natte en paille de bambous non occupée s'arrondissait juste en face de la tribune où siégeaient les trois vieillards.

Li-Yu fit signe au baron de s'y asseoir, puis à son tour il y prit place et ceci fait, se tournant vers ses collègues, le bon mandarin se mit à faire un petit discours.

Si le baron Simono lisait un peu l'écriture chinoise, il ne comprenait en revanche pas un mot de la langue des Célestes.

En attendant que le mandarin eut fini de parler le baron prit le parti de revêtir ses traits d'une solennité appropriée à la circonstance.

Le discours de Li-Yu fut court, heureusement.

Si le lecteur veut bien nous le permettre, nous allons lui traduire ce que racontait Li-Yu à ses deux cents collègues réunis en ce jour dans la salle d'honneur de l'Institut de Pékin :

"Lumières éblouissantes ici présentes à mes yeux.

"Le ver minuscule des roseaux que je suis, ose aujourd'hui ainsi que vous avez daigné le lui permettre hier, vous présenter dans toute sa majestueuse splendeur le plus grand et le plus illustre savant de France : le munificent baron Simono, membre de l'Institut de France, qui daigne se dire mon ami.

"Grâce à lui, grâce à l'incommensurable influence scientifique dont il jouit dans le monde entier, le noble baron a bien voulu faire, il y a cinq ans l'inestimable honneur au mandarinat impérial de Pékin de recevoir à l'Institut de France votre insigne représentant ici présent à vos pieds.

"Mieux encore, le baron Simono s'arrachant à ses merveilleux et considérables travaux a voulu venir en personne rendre aujourd'hui au mandarinat impérial de Pékin la visite faite autrefois par l'humble chenille de palmier que je suis à l'Institut de Pékin."

Et Li-Yu conclut par cette phrase traditionnelle appliquée dans toutes les assemblées de lettrés chinois aux personnages illustres de Pékin :

— Honorez-le !

Un murmure flatteur auquel d'ailleurs le baron ne comprit rien salua le petit discours du vénérable mandarin.

— Levez-vous et prosternez-vous à terre, fit Li-Yu au baron. Et souriant, il ajouta :

tiare par le descendant de Mosé de Salam.

Qui sait si pour plaire à Li-Yu le chef de la police de Peking n'avait pas fait faire des recherches pour retrouver la tiare. Aussi sans souci de la décence la plus élémentaire le vieux savant le visage illuminé d'un large sourire s'élança-t-il en chemise les mains tendues vers l'arrivant en s'écriant :

—Une bonne nouvelle, je parie? dites vite cher ami, ne me faites pas languir.

—Une bonne, une délicate nouvelle, succulent ami, fit Li-Yu qui ajouta simplement :

—Habillez-vous vite d'abord, c'est l'important, il n'y a pas un instant à perdre. Habillez-vous!

—Mais quelle nouvelle?

—Habillez-vous, vous le saurez après, nous sommes attendus.

—Mais encore, supplia le baron?

—Mettez-vous en habit de grande cérémonie, c'est indispensable.

—Mais...

—Le plus beau de vos habits.

—Cependant?...

—Et n'oubliez aucune de vos décorations.

Evidemment Li-Yu ne voulait pas en dire plus long et toutes les instances ne le feraient pas déborder de sa résolution.

Le vieux mandarin réservait c'était certain, une surprise agréable à son ami.

Mais quelle surprise?

Vaincu, le baron s'habilla à la hâte dans des effets un peu grands achetés la veille heureusement dans un de ces vastes bazars que l'on trouve presque dans toutes les grandes villes de l'Extrême-Orient où l'on peut se procurer tout, depuis des chaussettes jusqu'à un attelage.

A la porte du Dragon Vert deux solides et luxueux pousse-pousse attendaient le baron Simono et son fidèle compagnon.

—En route, fit en souriant le bon Li-Yu.

Et à voix basse il donna un ordre aux deux conducteurs des pousse-pousse.

—Me direz-vous maintenant la délicieuse surprise que vous me ménagez, questionna encore le baron en s'insinuant dans sa brouette tandis que Li-Yu en faisait autant de son côté.

—Pas encore, cher ami, pas encore.

—Diable d'homme, fit Simono, moitié riant, moitié colère, en s'installant.

—Confucius a dit que la seule pensée d'un bonheur futur doit suffire pour remplir d'allégresse l'âme du véritable sage et lui enlever même l'idée de cher, cher à connaître la nature de ce bonheur.

Un quart d'heure après les deux légers véhicules s'arrêtaient devant une gigantesque construction en briques vernissées, recouvertes d'une large toiture relevée en faïence rose et blanche.

Le baron qui connaissait un peu le chinois lut au fronton de cet édifice imposant l'inscription suivante :

MANDARINAT IMPERIAL, DE PEKIN

De suite une pensée lui vint :

—Ça y est, il a découvert mon Mosé de Salam et lui a fait restituer la tiare et il veut me la remettre solennellement.

A la porte une foule de serviteurs s'empressèrent autour des arrivants.

—C'est ça et en plein, s'affirma le baron.

Tout du reste dans l'attitude de Li-Yu l'affermis dans cette pensée aimable.

A peine descendu de son pousse-pousse, le mandarin s'était précipité vers son ami de France.

—Suivez-moi, lui dit-il.

Entre une double haie de serviteurs en costume d'apparat

Et comme Oscar paraissait stupéfait de cette sortie, sa femme continua, poursuivant son idée :

—Voyons un peu, du moment que nous aurons fait, grâce à notre amitié avec cet ivrogne de Muler, la connaissance du chef des eunuques, tu crois qu'il nous sera difficile d'obtenir un jour ou l'autre la permission de visiter le palais impérial.

—Je crois en effet que ce sera assez facile.

—Un palais, qui certainement doit être rempli de trésors à remuer à la pelle...

Les yeux d'Oscar, cette fois, étincelèrent.

—Evidemment, mon ange! Mais "travailler" dans un palais, "y a gros de risques" et des fameux.

—Rien du tout mon chat, si nous ne pouvons rien "chauffer" sans danger nous ne nous hasarderons pas, voilà tout...

Quelques jours après l'interprète Muler gorgé d'alcool variés, promettait ferme aux époux Sigouard de les présenter à son ami, Si-li, le grand chef des eunuques du palais.

Comme on dit vulgairement Madame Sigouard avait une idée de derrière la tête, en proposant à son mari, une visite sous les lambris laqués du palais impérial. De toutes les descriptions faites par Muler sur le palais et ses habitants, Madame Sigouard avait été frappée surtout de ce détail, que l'impératrice douairière possédait une race de chiens absolument unique au monde. Une race de chien minuscules, hauts de dix centimètres et longs à peine de vingt-cinq. Nul dans l'Empire, sous peine de mort, n'avait le droit de posséder un spécimen de cette race, dont la valeur pouvait être de vingt à vingt-cinq mille francs. Muler avait même ajouté qu'il était également interdit de faire sortir ces animaux du palais, sous

peine de pal.

—Vingt-cinq mille francs, un seul chien, monsieur Muler?

—Yes, mam Sigouarde

Madame Sigouard n'en revenait pas.

Revenir en France avec un couple de ces animaux, un mâle et une femelle, quel rêve! pensait la douce Sidonie.

Une fortune, quoi! pensez donc des chiens de vingt-cinq mille francs pièce!

—J'en aurai moins un couple; ça je le jure!

Mais elle décida de n'en pas parler à son époux.

—Si je lui dis que c'est pour ça que je tiens à visiter le palais de l'Impératrice, je le connais mon Oscar! avec cette idée de la peine de mort à courir, il ferait des bêtises au dernier moment.

Dire les trésors de diplomatie féminine dépensés par madame Sigouard pour arriver à la réalisation de son rêve, serait oiseux pour le lecteur.

Toujours est-il qu'un beau matin Muler entra dans la chambre des époux Sigouard en disant :

—Demain Leurs Majestés vont au tombeau des ancêtres, tenez vous prêts. J'ai trouvé un bon truc...

Une fois par mois, en effet, l'Empereur et l'Impératrice régente quittent Pékin pour se rendre à Tieng-Tchou, visiter les tombes de leurs prédécesseurs au trône du Céleste Empire. Ces jours-là ne sont point précisément des jours de fêtes pour le peuple: tant s'en faut!

Les précautions les plus extraordinaires sont prises en vue d'assurer la sécurité des impériaux promeneurs, qui ne sortent cependant qu'au milieu d'une formidable escorte de soldats et de serviteurs de toutes sortes.

Plusieurs jours avant le passage de l'imposant cortège, la voie immense qui conduit aux

tombeaux vénérés, est recouverte d'une épaisse couche de sable fin, que les pas du commun des Célestes ne doivent point fouler.

Au bout de mâts jaune et or flottent les couleurs de la dynastie: blanches et bleues. De distance en distance sur des tables recouvertes de tapis jaunes se lit cette inscription: "Ya-Tao" (route impériale).

Quiconque ce jour-là se hasarderait à traverser la route, serait puni de mort et exécuté sur l'heure.

Les mesures les plus sévères sont prises même dans la capitale pour cacher le cortège aux yeux des profanes. Non seulement chacun est tenu de fermer ses fenêtres et ses portes, lorsque le cortège passe dans la rue mais l'accès des murailles de la ville est également interdit à tous, dans la crainte que de leur sommet, un indiscret, ne puisse voir le cortège.

On redoute qu'un étranger ne fasse feu sur les personnages sacrés, au moyen de ces "engins diaboliques" qui peuvent tuer les Fils du Ciel à des distances considérables.

La police chinoise interdit également ce jour-là aux femmes européennes de se montrer à la vue du souverain. Elle croit qu'en raison de la liberté "choquante" dont les européennes font preuve en se montrant le visage et les épaules aux yeux de tous, elles pourraient séduire l'Empereur.

Certes, la police chinoise n'avait rien à redouter de la douce Sidonie. Le seul attentat que pour le moment elle tenait à perpétrer, se bornait aux chiens de l'Impératrice.

On vit, ce matin-là, le grand chef des eunuques, franchir rapidement la petite porte laquée or de la haute domesticité du palais, suivi de deux portefaix écrasés sous le poids de lourdes ballots de thé.

Ces deux portefaix, nos lec-

teurs ont dû le deviner, n'étaient autres que Oscar Sigouard et son épouse Sidonie.

CHAPITRE XXVI

Nous avons vu les époux Sigouard s'introduire, courbés jusqu'à terre sous le poids de grosses balles de thé, par une des portes de la domesticité du palais impérial et, sous la conduite de leur nouvel ami, Si-li, le chef des eunuques du palais impérial.

—Surtout, quoiqu'il arrive, ne parlez pas, ne prononcez pas un mot, leur avait recommandé l'interprète Muler, qui de plus avait ajouté :

—C'est pour me faire plaisir que Si-li a consenti à vous faire visiter le palais pendant l'absence de Leurs Majestés. La moindre imprudence de votre part me perdrait, et pourrait assez sûrement vous coûter la vie. Tout ce qu'il vous indiquera de faire vous le ferez sans ça je ne réponds de rien.

Il y avait déjà dix minutes que les époux Sigouard marchaient dans les sous-sols, écrasés par leur volumineux fardeau et la sueur ruisselait de leurs fronts.

—Ouf! fit tout à coup à voix basse la douce Sidonie en remontant sa balle d'un coup d'épaule. Est-ce que nous allons marcher comme ça longtemps, dis Oscar ?

—Je n'en sais rien grogna Oscar haletant, mais ce que je sais bien par exemple, c'est que je suis à moitié esquiné. C'est une courbature de quinze jours au moins, que nous allons gagner là, c'est tout ce que je vois de plus clair dans le truc.

Les couloirs succédaient lamentablement aux couloirs. Et Si-li marchait toujours d'un pas rapide, sans ouvrir la bouche.

—On voit bien qu'il n'a rien sur la râble, ce coco-là! grinça

soi-disant de Mosé de Salam. Il lui fit part aussitôt de son projet, lui mit sous les yeux les fameux documents relatifs à la tiare. Le bonze se contenta de sourire en les parcourant.

—En effet, monsieur le baron lui dit-il, ces pièces ne laissent plus aucun doute. Elles sont bien de mon vénéré ancêtre. Mais, ajouta-t-il, je crains bien que vous ayez fait ce voyage en vain car cette tiare que j'avais autrefois en ma possession, n'est plus entre mes mains. Sachez, monsieur le baron, qu'en un jour de détresse j'ai dû la vendre à une tribu de coréli-gionnaires fixée depuis de longues années en Chine et qu'elle fait maintenant la gloire et l'orgueil de leur temple.

—Qu'à cela ne tienne, fit le baron, je les rembourserai et j'aurai la tiare. Et d'abord quelle est cette tribu ?

—C'est la tribu des Ben-Zaga. Mais ne songez pas à la leur acheter, ces gens-là sont immensément riches.

Le baron se passa les mains sur le front et d'une voix altérée.

—Alors s'ils ne veulent pas la vendre, je verrai à la leur prendre de force, fit-il en relevant la tête.

Le sourire du bonze s'accrut.

—Ce serait la mort, fit-il. Une mort certaine car la tiare repose dans le tabernacle du temple et elle est toujours gardée à vue par deux grands prêtres. A la moindre tentative d'enlèvement vous auriez toute la tribu sur le dos.

—Vous avez raison, mon ami, fit-il. Je vais songer à un autre moyen puisque la force ne nous conduirait à rien.

—De mon côté, monsieur le baron, je vais y réfléchir.

—Comptez sur ma reconnaissance. C'est dix mille francs pour vous le jour où la tiare sera en ma possession, fit le

baron en prenant congé du bonze.

CHAPITRE XXI

Le lendemain matin sans crier gare, Li-Yu entra de son pas menu dans la chambre qu'occupait le baron Simono à l'hôtel du Dragon Vert.

Sa petite face étroite présentait toutes les marques de la plus vive satisfaction.

Il avait revêtu une superbe robe rouge feu ornée d'une immense cigogne rose brochée sur la soie.

Et sur son chef une calotte en satin noir à bouton vert se relevait d'une longue plume de paon, qui semblait destinée à épousseter les plafonds.

Le baron était encore au lit avant passé une partie de la nuit à établir son compte de dépenses depuis son départ de Paris.

Cette opération ne l'avait pas précisément disposé à une gaieté folle. Avec les frais probables de son retour en France et sans compter la prime qu'il aurait à donner si le descendant de Mosé de Salam lui rapportait la tiare, ce voyage se monterait à plus d'un million.

Aussi eut-il un mouvement nerveux quand il vit entrer dans sa chambre le bon mandarin.

—Juste au moment où j'allais enfin dormir un peu, grogna-t-il entre ses dents.

Mais l'air souriant du digne Li-Yu le frappa aussitôt:

—Est-ce que par hasard, se dit-il, ce vieil imbécile aurait eu de son côté des nouvelles de la tiare ?

En fait, cette supposition n'avait en elle-même rien d'extraordinaire. La veille en le quittant Li-Yu lui avait fait part d'une visite qu'il comptait faire au chef de la police au sujet de la précieuse relique.

Qui sait? le chef de la police avait peut-être eu vent de la

CHAPITRE XX

Depuis quinze jours le baron Simono se morfondait à l'hôtel du Dragon Vert, n'osant sortir de peur de manquer l'arrivée soudaine d'un descendant quelconque de Mosé de Salam.

—Est-ce que par hasard, mon oncle aurait l'intention de se fixer en Chine et de se faire naturaliser chinois, se demandait Sigouard.

—Dame! s'il ne veut quitter la Chine que lorsqu'il aura retrouvé sa tiare, goguenarda madame Sigouard.

—C'est vrai, fit Sigouard, il y croit toujours à sa fameuse tiare. Non! mais ma Sidonie, ce que nous l'avons mis assez dedans le vieux avec nos faux manuscrits.

Cette aimable conversation fut interrompue par l'arrivée d'un domestique.

—Monsieur le baron désirerait vous entretenir à l'instant vous le trouverez dans sa chambre en compagnie de M. Ricochet et Li-Yu.

—Ça tombe à pic, fit Sidonie. Je vais en profiter pour lui dire tout de suite son fait à l'oncle. Je n'ai pas envie de moisir ici plus longtemps!

À ce moment exact un homme franchissait la porte de l'hôtel du Dragon Vert et demandait à être introduit sur l'heure auprès du baron.

Une souquenille marron en forme de sac lui tombait jusqu'aux pieds. Sur sa tête reposait un immense chapeau de paille grossière et un gros bâton, terminé par une tête d'oiseau de proie complétait cet accoutrement qui est l'habillement ordinaire dans tout l'Empire du Milieu des bonzes mendiants.

Quand ce singulier visiteur gravit les degrés de l'escalier, conduisant aux appartements du baron, ce dernier disait :

—Quand je devrais attendre

pendant un an ce Mosé de Salam, je l'attendrais.

Juste à cet instant la porte s'ouvrait et le bonze mendiant s'écriait en manière d'introduction :

—Le descendant de Mosé de Salam que vous demandez monsieur le baron, le voilà, c'est moi!

Tous demeurèrent pétrifiés d'étonnement.

Le baron sursauta sur son siège, les yeux agrandis par la joie en s'écriant :

—C'est vous!

Sigouard, regarda sa femme d'un air effrayé.

—Tu le reconnais, Sidonie?

—Le rabbin qui t'a fabriqué tes faux vieux papiers, oui c'est lui! c'est bien lui! fit cette dernière aussi effarée que son époux.

Le bonze-mendiant restait toujours sur le seuil de la porte l'air souriant. D'un clin d'œil il fit comprendre à Sigouard et à sa femme qu'il les reconnaissait également et sans attendre une nouvelle demande du baron, il continua :

—Oui, monsieur le baron, c'est bien la vérité, c'est bien moi le descendant direct de Mosé de Salam. Je puis en justifier et je suis à vos ordres puisque vous désiriez tant me trouver.

Le baron fit signe aux époux Sigouard, à Ricochet et au mandarin de le laisser un instant seul avec l'arrivant.

Les époux Sigouard obéirent à regret.

—Que diable! cet imbécile veut-il raconter à mon oncle, fit Sigouard.

—Et comment se fait-il que nous le retrouvions à Pékin juste au moment où nous nous y attendions le moins, dit Sidonie.

Ils sortirent tous les deux positivement navrés, et passèrent une soirée pleine d'anxiété.

Pendant ce temps le baron avait un long entretien avec le

Mme Sigouard en remontant une fois encore, d'un coup de rein, sa balle de thé.

Près des deux portefaix volontaires, passaient à chaque instant des serviteurs hommes et femmes, qui filaient silencieusement à pas menus, sans faire attention à eux.

Evidemment les domestiques du palais ne voulaient même pas voir les deux humbles porteurs de balles de thé.

Sigouard et sa femme eurent bientôt les yeux hors de la tête.

Enfin au bout d'un quart d'heure, ils arrivèrent à une immense pièce voûtée, où s'empilaient des centaines de sacs semblables à ceux qu'ils portaient.

—Ah ben vrai! il était temps, fit Oscar en laissant tomber à terre son colis.

Mme Sigouard laissa échapper un profond soupir en laissant tomber le sien.

Si-li leur fit signe de s'asseoir et disparut par un couloir les laissant seuls.

—Eh bien, nous voilà frais, s'il s'en va maintenant l'eunuque! nous allons en voir gros de palais!

—Si c'était simple...ent pour nous faire voir les caves ce n'était vraiment pas la peine, grogna Oscar.

Mais la peur des deux conjoints fut de courte durée.

Avec un sourire qui prouvait qu'il n'était animé que de bonnes intentions à leur égard, le chef des eunuques reparut et déposa aussitôt devant les époux Sigouard, des costumes bizarres.

D'un coup d'œil Mme Sigouard constata que ces costumes étaient de tous points semblables à celui que portait Si-li.

—Qu'est-ce que c'est que ça, fit Oscar interloqué.

Si-li sourit et avec un rare talent de mimique, il leur fit comprendre de s'en revêtir, puis il disparut par le couloir.

—Mais pourquoi nous fait-il revêtir ces costumes, questionna Oscar, en s'habillant.

—Tu ne vois donc pas, dit Sidonie complètement habillée, qu'il ne nous a apporté ces costumes d'eunuques, que pour que nous puissions visiter le palais plus facilement.

—C'est vrai, fit Oscar en s'enfonçant jusqu'aux yeux un immense bonnet de la forme d'un concombre. Et se tapant sur la cuisse :

—Non, mais ce que je dois avoir une bobine, là-dessous!

—Et moi donc! s'esclaffa Mme Sigouard en esquissant un pas de gigue qui fit sourire Si-li.

Maintenant que les deux époux avaient revêtu leur déguisement, Si-li mit un doigt sur sa bouche pour leur recommander plus que jamais le silence.

—Compris, mon bonhomme, compris! nous serons muets comme les poissons rouges de ton pays, ricana Oscar.

Et il ajouta :

—Fais nous voir maintenant les beautés de l'endroit, et au trot!

Si-li cacha soigneusement les vêtements que les époux Sigouard venaient de quitter, puis se tournant leur fit signe de le suivre.

Mais tout à coup, comme frappé d'une idée subite, Si-li se précipita sur Oscar une paire de ciseaux à la main.

Ce dernier recula épouvanté.

Mais l'eunuque le rassura d'un sourire. Passant la main sous son nez il esquissa un simulacre qui rassura complètement le prudent Sigouard. C'était simplement à ses moustaches jaunâtres que le brave Céleste en voulait. Le principal signe des eunuques, est, on le sait, le manque complet de barbe.

—C'est seulement à tes moustaches qu'il en veut, fit Sidonie.

—C'est tout de même embêtant...

Mme Sigouard lui donna une petite tape amicale sur la joue:

—Fais encore ça pour moi, mon gros loup va! elles repousseront tes moustaches, d'ailleurs ça leur donnera plus de force.

Dans ces conditions Oscar estima qu'il n'avait plus qu'à se résigner.

En un clin d'œil, sous les ciseaux du chef des eunuques, les moustaches qui faisaient l'ornement de Sigouard jonchèrent le sol.

Sili recula d'un pas, il était absolument enthousiasmé. De toute évidence la vue de Sigouard devenu subitement glabre le comblait d'aise.

Rapidement il fourra une clef dans une porte qui, en s'ouvrant, découvrit un étroit escalier de marbre rose.

—Mâtin! ce que ça rutile! s'écria Oscar.

—En effet, ça commence bien, des escaliers en marbre rose! fit Mme Sigouard enthousiasmée.

Mais Si-li ne leur laissa pas le temps de s'extasier. Il eut une mimique qui signifiait: suivez-moi. Derrière lui, les deux époux s'élançèrent aussitôt.

Ils étaient cette fois dans le lieu de leurs rêves, en plein palais impérial.

Et l'exclamation admirative d'Oscar n'était pas exagérée. L'escalier de marbre conduisait juste au jardin réservé de l'impératrice. A vrai dire cependant, le coup d'œil était plutôt étrange que grandiose.

Qu'on se figure un écheveau d'étroites routes sablées de fin gravier multicolore, s'entrelaçant sans cesse sur elles-mêmes autour d'une succession de massifs et de parterres semés d'énormes fleurs éclatantes et difformes. Le génis stupéfiant du jardinier chinois s'étalait là dans toute sa science. Grottes

artificielles sculptées à même dans des rochers bleus ou verts, petits ponts laqués or, enjambant des rivières de vingt centimètres de largeur se succédaient à chaque pas.

A chaque endroit l'œil s'arrêtait affolé sur des monstruosité que seules peuvent enfanter des imaginations de Célestés. Ici c'était des vases d'onyx renfermant des forêts de chênes de hêtres ou de peupliers, ramenés par un effort de culture inouï à la taille de fuschias.

Plus loin, toute une collection de bêtes féroces était taillée dans des arbustes.

Ça et là au milieu de ces horreurs voulues, s'élançait quelque animal de cauchemar en porcelaine d'un émail admirable.

Le long des murs et les cachants à tous les regards profanes, s'entassait un fouillis d'arbustes odorants.

A droite et à gauche devant eux deux sortes de kiosques fort larges laqués rouge et or se tenaient deux soldats du corps des "tigres de l'Impératrice" dont la consigne formelle consiste à ne laisser pénétrer dans ce jardin qui vive de la domesticité du palais, à part les eunuques.

En passant devant ces guerriers farouches les époux Sigouard eurent un frémissement tant leur aspect était terrifiant.

Choisis parmi les plus colossaux chinois de l'Empire, les "tigres" sont revêtus d'un costume d'un seule pièce, collant, et zébré, comme le pelage d'un vrai tygre. Un capuchon couleur jaune feu à oreilles achève de leur donner une ressemblance encore plus saisissante avec l'animal féroce dont ils ont pris le nom. A peine voit-on leur figure qui est embroussaillée de sourcils et de moustaches formidables.

Un bouclier de bambou où s'enchevêtraient des monstres, et

quelle de ses succursales. — Baron Simono.

—Le bon délivré à Hillarion et à Nicanor après notre fuite de Djépouré! s'écria extasiée Madame Sigouard.

—Tu l'as dit, ma chérie.

—Et alors?

—Et alors, ma colombe, Hillarion et Nicanor étant morts, c'est nous qui empocherons la somme à notre arrivée à Paris.

La brune Sidonie sursauta d'allégresse.

—Quelle chance que ton oncle n'ait pas songé à mettre les noms des bénéficiaires!

Un bruit de pas interrompit le colloque des deux époux.

—Tais-toi, fit Oscar.

Le baron Simono, Ricochet et Li-Yu revenus de leur ascension venaient de reprendre place dans leur voiturette respective.

...

Le premier soin du baron Simono fut de se rendre à la légation de France, naturellement chacun s'inclina devant le porteur d'un nom aussi illustre.

Prévoyant que ses nouveaux amis ne tenaient qu'en médiocre estime la cuisine chinoise, Li-Yu les conduisit au "dragon vert" un des rares hôtels de Pékin où l'on puisse manger à l'europpéenne.

Avant onze heures tous, sauf le baron, étaient réunis dans la salle à manger. Au bout de la table, éloigné le plus possible des deux époux, Monsieur Ricochet mangeait en silence: pour le moment rien autre ne pouvait l'intéresser.

Tout à coup le baron accompagné de son collègue de l'Institut de Pékin, fit irruption dans la salle à manger. Le visage du baron était radieux. De toute évidence sa visite à la légation l'avait rempli d'espérance. Les deux savants se mirent à table à leur tour.

Li-Yu déclara que pour une fois il abandonnerait ses mets nationaux pour partager le

menu de son éminent collègue: grosse privation pour un fils du ciel. Ce fut pour le couple Sigouard une allégresse de voir le vieux mandarin ignorant l'usage de la fourchette et du couteau, manger avec ses doigts, qui d'ailleurs s'égouttaient en larges taches sur sa luxueuse robe de soie bleue.

—Il va être propre tout à l'heure, murmura Sidonie.

—Pan! ça y est! s'exclama Oscar.

Et en effet, ça y était.

Le pauvre Li-Yu venait, d'un mouvement brusque, de renverser le contenu entier et brûlant de son assiette sur le ventre de son collègue.

—Malheur! hurla le baron Simono, je dois avoir le nombril ébouillanté.

—Un nombril cuit à point! hurla Madame Sigouard, qui à une époque de dèche avait servi autrefois dans un restaurant parisien.

Heureusement le baron en avait été pour la peur.

Seul le gilet avait eu à souffrir de l'accident.

Li-Yu consterné se contenta, malgré les objurgations du baron, de grignoter des boulettes de pain roulées entre ses doigts jusqu'à la fin du repas de peur d'une nouvelle catastrophe.

...

Le lendemain sur les principales places publiques de Pékin se dressaient de larges écriteaux où se lisait écrit en chinois, en anglais, en allemand et en français, cet avis:

"Ville de Pékin.

Légation de France.

Le nommé de Salam descendant direct du célèbre Mosé de Salam, grand rabbin vivant en l'an 1686 est invité à se présenter dans le plus bref délai à l'hôtel du Dragon vert où une communication de la plus haute importance lui sera faite par le baron Simono, membre de l'Institut de France".

longs jours et de longues nuits il en avait eu l'intérieur du nez en feu.

Amèrement, Monsieur Ricochet se remémorait ces choses. S'étendant dans son véhicule, le secrétaire du baron concluait philosophiquement :

—Ce qui me console c'est de penser qu'au moins nous ne trouverons pas plus de tiare à Pékin que nous en avons trouvé à Djépour et que le baron se décidera cette fois à filer sur Paris.

—Ah oui, filer sur Paris! et une fois arrivé n'en plus jamais sortir. Ne plus jamais remettre les pieds dans un chemin de fer, ni dans un bateau, ni dans quoi que ce soit qui a été inventé par l'homme pour se faire transborder dans les endroits éloignés de son chez soi.

Bientôt nos voyageurs furent au pied des immenses murailles qui enserrant Pékin d'une massive ceinture haute de vingt mètres et d'une épaisseur telle qu'elle constitue la plus large promenade de la ville.

Sur le talus intérieur se tassaient les unes contre les autres des centaines de bicoques hideuses bâties en torchis et couvertes de paille ou de briques rouges grossières.

Ne tenant pas à laisser ses compagnons sur cette impression défavorable, Li-Yu voulut absolument leur faire admirer du haut des murailles le panorama de la ville.

Le coup d'œil, à la vérité était grandiose et faisait un peu oublier la lépreuse banlieue. A droite, se détachaient les toits dorés du Palais impérial d'où émergeait au milieu de kiosques multicolores une éblouissante coupole en marbre blanc. Plus loin s'élevaient des pagodes et en face s'élevait la célèbre bonzerie de Pékin où dort enfermé dans un bloc de granit bleu le dernier empereur de la dynastie des Ming. A gau-

che de la ville s'étalait un fouillis de ruelles enchevêtrées.

—Voyez, déclama Li-Yu, cette grande construction qui est à nos pieds c'est l'observatoire qui date de 1279 et cette autre construction couverte en briques vertes et rouges, c'est l'Institut de Pékin.

Le digne mandarin fut interrompu au plus beau de sa description par une exclamation de Sigouard :

—Je tiens mon lièvre.

—Vous avez attrapé un lièvre? Ça m'étonnerait, il n'y en a pas dans le pays! fit le mandarin surpris.

Sigouard eut un petit rire et tapant sur le ventre vénérable du mandarin, il goguenarda :

—C'est une façon de parler que je vous expliquerai un autre jour.

Le baron Simono lança un regard furieux à son neveu tandis que le bon Li-Yu stupéfié murmurait :

—Par Confucius! je ne vois point de lièvre et ce garçon me paraît bien agité.

Mais déjà Oscar Sigouard dégringolant l'escalier de la muraille était arrivé près de la petite brouette dans laquelle attendait la douce Sidonie.

—As-tu conservé le carnet qui est tombé de la poche de Hillarion au moment où il a dégringolé de la nacelle, fit-il essoufflé par la descente?

Madame Sigouard tira de son réticule une sorte de calepin jaunâtre.

—Le voilà, dit-elle.

Sigouard saisit le carnet, le feuilleta rapidement, s'arrêta au milieu, se mit à lire fiévreusement et soudain s'écria :

—Ça y est!

Du doigt il désigna en s'approchant de sa femme les lignes suivantes écrites à l'encre :

«Bon pour la somme de deux cents mille francs payables à vue et au porteur, au Crédit Lyonnais ou dans n'importe

un énorme cimetière complètement cet accoutrement plutôt peu accueillant.

Mais sous la garde de Si-li Oscar et son épouse n'avaient rien à redouter de la fureur de ces effrayants guerriers qui, sans même avoir l'air de faire attention à eux, les laissèrent disparaître ainsi sans incident derrière la précieuse porte de bronze des appartements intimes de leur souveraine absente.

N'avaient-ils pas l'air de parfaits eunuques sous l'ingénieux déguisement dont Si-li les avait affublés?

Ils franchirent sans encombre une haute porte de bronze gardée par deux chinois extravagants en marbre vert.

Enfin ils étaient dans les appartements privés de l'impératrice.

Cela ne faisait aucun doute.

Ils traversèrent sept pièces. Dans chacune d'elles s'étalaient à terre des amas de coussins en soie jaune pâle. Sur chacun de ces coussins se détachait brochée en filigramme d'or rouge le dragon emblématique de Chine. Dans tous les coins des petites tables en laque ou de socles en ivoire à sculptures tourmentées supportaient des porcelaines exquises et de merveilleux petits bronzes. Juste au milieu sous un dais de soie violette se trouvait une immense corbeille en bambou doré supportée par quatre pieds tors. Si-li s'arrêta: du doigt il montra la corbeille somptueuse.

Madame Sigouard s'approcha et crut avoir un saisissement.

Au fond de la corbeille, reposant sur des coussins jaunes deux ou trois douzaines de petites bêtes soyennes se tenaient blotties les unes contre les autres. C'était un fourmillement de petits nez noirs émergeant d'un tas de soie floche. Gros comme de petits cochons d'Inde ils dormaient profondément.

—Les chiens de l'impératrice! murmura d'une voix étranglée

Sidonie à l'oreille de son mari.

—Oh! les jolies bêtes! fit celui-ci qui, on le sait, ne se doutait pas du projet de son épouse.

Si-li non plus était loin de s'en douter. Déjà il entraînait Oscar derrière un paravent pour lui faire admirer les porcelaines et des tapis d'une richesse inouïe. Seule Mme Sigouard resta devant la corbeille.

Il n'y avait que quelques minutes que les deux hommes étaient en contemplation devant les porcelaines de l'impératrice quand un léger cri de douleur suivi de la chute d'un corps les faisait sursauter.

Oscar et le chef des eunuques s'élançèrent: à leurs yeux s'offrait un spectacle inattendu.

Tombée sur le dos Madame Sigouard paraissait évanouie, c'était elle dont on avait entendu la chute il n'y avait qu'un instant. Si-li jeta un regard effrayé autour de lui.

Oscar s'élança sur le corps de son épouse évanouie laquelle trouva cependant moyen de lui murmurer à l'oreille :

—Tais-toi, j'ai deux petits chiens endormis dans mon corsage, arrange-toi pour nous faire déguerpir d'ici au plus vite.

Oscar devint blême.

—Tu vas nous faire découper en mille morceaux.

De suite il se rappela les paroles de l'interprète Muler au sujet des chiens impériaux: la peine de mort pour qui en ravirait un seul!

Il frissonna.

L'eunuque paraissait de plus en plus navré.

Mais heureusement que dans les circonstances difficiles de la vie tout le monde se comprend. C'est ce qui arriva pour Oscar et Si-li.

Si en effet, l'un avait peur de voir découvrir le vol de sa femme, l'autre tremblait à la pensée que l'évanouissement de la femme de Sigouard se prolongeant ne lui créât des compli-

cations redoutables.

—Si les chiens qu'elle a caché dans son corsage se mettent à brailler ça va être le restant, pensait Oscar avec un tremblement convulsif.

—Si on découvre que j'ai introduit ici des étrangers sous un déguisement, je ne m'en tirerai qu'au prix d'une seconde mutilation: laquelle? songeait Si-li avec désespoir.

Devant le corps de Mme Sigouard les deux hommes restèrent un instant perplexes.

Mais comme nous l'avons dit plus haut, dans les circonstances difficiles la mimique est un langage suffisant pour l'échange des idées entre les hommes, que l'un soit chinois et l'autre français, ils se comprennent admirablement.

Si-li eut une mimique qui signifiait à n'en pas douter:

—Filons!

Et il saisit un énorme tapis. Oscar comprit. Evidemment le chef des eunuques voulait rapidement emporter hors du palais, sans être vu, cette femme évanouie dont la présence pouvait d'un moment à l'autre devenir dangereuse.

En un clin d'œil Madame Sigouard fut enveloppée elle et ses chiens dans l'épais tissu. Si-li attachait les deux extrémités avec de solides cordelettes.

Quelques minutes après sous l'œil des tigres de l'impératrice le chef des eunuques et Oscar traversaient le jardin impérial en affectant des précautions de gens qui emportent avec le plus grand respect le tabernacle de leurs ancêtres.

Plus mort que vifs les deux hommes arrivèrent dans les sous-sols du palais.

Un peu brusquement peut-être Madame Sigouard fut déposée à terre par ses deux porteurs visiblement furibonds. Le chef des eunuques défit le large tapis dans lequel elle était enveloppée. Oscar et Si-li étaient devenus fort pâles, l'astucieuse

Sidonie était par contre devenue pourpre sous l'épais tapis.

—Tu as dû étouffer tes chiens ils ne braillent pas au moins, interrogea Oscar.

—T'inquiètes pas ces cabots là sont muets comme des carpes. N'empêche qu'il faut se hâter de sortir d'ici.

—Je t'écoute! fit Oscar. D'ailleurs ce vieux Si-li ne demande que ça.

Rapidement le chef des eunuques leur passa les effets qui leur avaient servi à pénétrer dans le palais.

En un rien de temps la bonne Sidonie avait trouvé moyen de changer de costume et d'enfermer dans une sacoche les pauvres petites bêtes. Elle reparut ayant l'air de ne pouvoir se traîner.

Le chef des eunuques effrayé de nouveau par cette apparition navrante eut un geste qui signifiait clairement.

—Est-ce qu'elle va encore s'évanouir celle-là.

Oscar porta les mains à sa gorge pour lui faire comprendre que c'était le manque d'air qui agissait ainsi sur le système nerveux de son épouse et qu'il fallait au plus vite gagner la porte.

On comprend qu'il n'en fallut pas davantage pour hâter le départ.

De nouveau, plus vite encore qu'à l'arrivée, l'eunuque leur fit traverser les immenses sous-sols du palais.

Il faisait presque nuit quand le cœur angoissé, Oscar et sa femme quittèrent enfin le palais impérial.

Au même moment de grands bruits de gongs se faisaient entendre au loin. C'était à n'en pas douter le cortège impérial qui rentrait au palais.

—Bon sang! je crois qu'il était plus tôt temps, fit Oscar en se jetant dans une ruelle déserte.

(A suivre)

—J'espère, dit un jour Li-Yu au baron, que vous n'allez pas maintenant abandonner votre projet, puisqu'un hasard extraordinaire a voulu que le "Paris" vous entraîna jusqu'aux portes de Pékin.

—J'y songeais, fit le baron.

Le lendemain en effet, le baron Simono déclarait subitement qu'il désirait partir le soir même pour la capitale du Céleste-Empire.

—Que Confucius me pardonne de rompre le calme de mon existence, fit Li-Yu. Je vous accompagne et si je puis vous être utile usez de moi et des influences que je puis avoir.

Ce fut la dernière nuit que les voyageurs passèrent sous le toit du digne mandarin.

Ils dormirent d'ailleurs sans être le moins du monde inquiétés dans leurs rêves par le souvenir de leurs anciens compagnons de voyage Older, Hillarion et Nicanor, morts dans les tragiques circonstances que l'on sait.

CHAPITRE XIX

Installés dans de petites voitures à une roue, assez semblables à des brouettes traînées par de robustes chinois, le baron Simono, M. Ricochet et les époux Sigouard, filaient le lendemain sur Pékin séparément de quelques lieues de la maison de campagne du mandarin Li-Yu.

Pour le baron ce voyage allait être décisif car si à Pékin il avait la chance de retrouver le descendant de Mosé de Salaur, c'était cette fois le triomphe assuré. A n'importe quel prix il lui achèterait la fameuse tiare. De nouveau comme aux premiers jours de son arrivée dans l'Inde, se précisait dans son cerveau la vision de son entrée triomphale à l'Institut de France. Et cette quasi-certitude de toucher enfin à la réalisation de son rêve rendait

le vieux savant tout guilleret.

Oublié le périlleux voyage de Bombay à Djépour. Oubliée cette nuit terrible passée dans le temple d'Amber. Évanouie dans sa mémoire sa longue captivité dans les cachots du Maharana. A peine frissonnait-il encore au souvenir abominable de cette après-midi ensoleillée où devant le palais du Maharana de Djépour à deux pas du billot d'ébène il avait failli avoir le crâne écrasé par l'éléphant justicier. Comme tout cela était loin!

Mais si les pensées du baron prenaient au fur et à mesure qu'il approchait de Pékin, une tournure aimable, celles du neveu en revanche, l'étaient dans de moindres proportions. Pour lui en effet, la situation devenait difficile. Il n'avait plus sous la main le vieux rabbin pauvre de Paris, pour lui faire fabriquer de faux documents hébraïques.

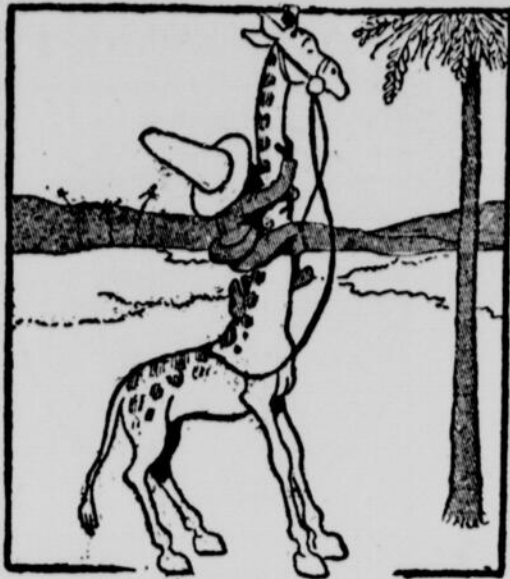
A Pékin, naturellement, l'oncle ne trouverait pas plus de tiare qu'il n'en avait trouvé à Djépour... Qu'allait-il faire? Qu'allait-il imaginer? Quant à Monsieur Ricochet absolument dégoûté des voyages, il ne voulait plus rien savoir. Même le paysage lui était indifférent. Il se complaisait simplement en cette constatation aimable qu'il avait trouvé chez Li-Yu un sac copieux de tabac à priser dont il pouvait avec profusion se garnir les fosses nasales.

Cela n'avait pas été pour lui la moindre des privations que ce manque de tabac à priser dans les cachots du Maharana. Il en avait été réduit durant sa détention à renifler d'affreuses feuilles desséchées et pulvérisées. Mais là encore s'était manifestée une fois de plus la méchanceté noire de Sidonie qu'il allait jusqu'à qualifier d'effroyable monstre: n'avait-elle pas été jusqu'à lui mélanger du poivre moulu à du thé réduit en poudre! pendant de

LE PETIT NÈGRE ET LA GIRAFE, par BENJAMIN RABIER.



Toby part en excursion monté sur Rataboule, sa girafe favorite.



— Oh! les jolies dattes! Tiens-toi bien droite, ma petite Rataboule... je monte sur l'échafaudage.



— La belle récolte... Nous allons faire tous les deux un excellent déjeuner.



— Et pour traverser cette rivière sans me mouiller les pieds... je grimpe en haut du mât.



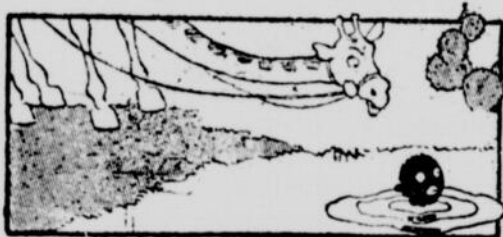
— Viens me croquer, maintenant que tu ne peux même pas crier: maman!



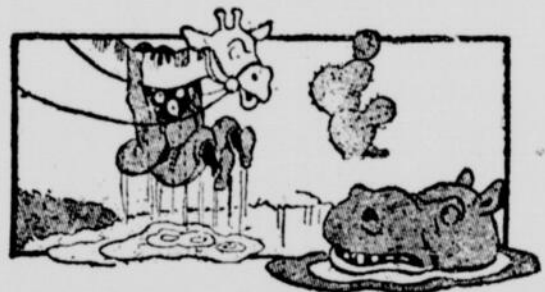
— Qui vient là?... Ce museau ne me dit rien de bon... Ouvre l'œil, Rataboule!



— Ciel! Un crocodile... Oh! la vilaine bête... Attends un peu... je vais te coiffer de la belle façon!...



— Un bon bain s'impose par cette chaleur... l'eau est délicieuse.



— Enlevé, c'est pesé!... Pour m'attraper, mon vieil hippopotame... il faudra faire vite!



— Ces aventures m'ont donné une soif... Voici justement une citerne, je vais donc pouvoir me rafraîchir.



— Pas besoin d'escalier pour y descendre! Avec les guides de ma monture... et comme on est confortablement assis pour boire...



— Maintenant, en route pour Tombouctou!... et vivement, Rataboule... pour qu'on ne soit pas inquiet à la maison!...

LA GROTTTE DES EMMURÉS

(Suite)

Arrivée à elle, ce serait le salut, l'échappée vers la lumière, vers l'air, vers la vie. Elle était d'ailleurs en un équilibre si parfait qu'une simple poussée la soulèverait.

Alors, s'accrochant de ses doigts crispés aux saillies du roc, les ongles tordus et saignants, il monta, il monta lentement, retenant son souffle, les muscles gonflés, les reins tendus; il monta de centimètre en centimètre, la tête bourdonnante, prête à éclater sous l'épouvante et fort de volonté qui se faisait en lui... Enfin! sa tête venait de toucher la pierre du sépulcre. Une anfractuosité du rocher lui permit de s'arrêter un instant, de respirer, de jeter à Irène un cri de victoire. Et maintenant, la délivrance!

Arc-bouté sur les jambes, il poussa avec les épaules, doucement d'abord. La pesée ne suffit pas. Il poussa plus fort, plus fort encore, enfin de toute la puissance de ses muscles. La pierre ne remua pas!

Il eut un frisson d'angoisse... Mais non! C'était de l'autre côté de la pierre qu'il fallait appuyer! Le mouvement de bascule se produisit par ici... Accroché à la paroi, comme une chauve-souris, au-dessus du vide béant, il contourna le puits et commença ses pesées. Il se raidit en efforts désespérés. Le bloc n'eut pas le moindre vacillement...

Il comprit soudain toute l'horrible catastrophe. Le rocher sous leur poids avait dévié de sa position primitive; il s'était maintenant calé là pour toujours.

Ils étaient emmurés sous terre!

Alors ses muscles se détendirent, il ferma les yeux, ses mains épuisées lâchèrent prise et il tomba à la renverse.

DANS LES DEDALES DU SEPULCRE

Une fois encore la déclivité du puits le sauva. Il était à peine revenu à lui et déjà Irène, anxieuse, qui l'avait vu s'abattre à ses pieds dans une avalanche de terre et de graviers, l'interrogeait :

"As-tu appelé à l'aide. As-tu communiqué avec mon père? Qu'est-ce qu'ils vont faire pour nous sauver?"

Il fallut bien lui avouer l'affreuse vérité, et qu'ils n'avaient à peu près aucun espoir d'être délivrés. Non, le salut n'était plus à attendre d'autrui; il fallait désormais ne compter que sur soi-même et trouver à tout prix une issue.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Les quelques bougies qu'ils avaient leur assuraient deux jours de lumière, à condition de les ménager, de ne s'en servir qu'en marche et de les éteindre quand ils s'arrêteraient. Ces repos dans la nuit opaque seraient terribles, hallucinants; ils y étaient condamnés.

La retraite était coupée par en haut. Restait la route du torrent dont le fracas les assourdissait. Il sortait de la montagne par quelque gorge, c'était hors de doute.

Pendant plusieurs heures, ils marchèrent en se tenant par la main, tâtant le sol à chaque pas, redoutant toujours une embûche nouvelle. Ils ne pouvaient avancer qu'au pris d'efforts inouïs, car le sol

GRATUITEMENT POUR VOUS — MA SŒUR

Gratuitement pour vous et pour toutes mes sœurs souffrant des maladies de la femme.



Je suis une femme moi-même. Je connais les maux dont souffrent les femmes. J'ai trouvé le moyen de les guérir. J'adresserai par maille, gratuitement, mon "Traitement à domicile" avec renseignements complets, à toute personne souffrant des maladies de la femme. Je veux entretenir toutes les femmes de cette cure, vous, ma lectrice, pour vous-même, votre fille, votre mère ou votre sœur. Je veux vous dire comment vous guérir chez vous, sans l'aide du médecin. Les hommes ne peuvent comprendre les maux de la femme. Ce que nous connaissons, nous femmes, par notre propre expérience, nous le connaissons mieux que tous les docteurs. Je sais que le traitement à domicile peut guérir d'une manière certaine la Leucorrhée ou pertes blanches, l'ulcération, le déplacement ou chute de la Matrice, les périodes abondantes, rares ou douloureuses, tumeurs ou excroissances utérines ou ovariennes, aussi maux de tête, de dos, ou d'intestins, sensations de pesanteur, nervosité, aussi sensations remontant la colonne vertébrale, mélancolie, désir de pleurer, chaleur, fatigue, désordre des reins et de la Vessie, lorsque occasionnés par une faiblesse particulière à notre sexe.

Je désire vous envoyer tout à fait gratuitement un traitement complet de 10 jours, pour vous prouver que vous pouvez vous guérir vous-même chez vous, facilement, promptement et sûrement.

Souvenez-vous qu'il ne vous en coûtera rien, pour faire un essai complet du traitement, et si vous voulez continuer, il ne vous en coûtera environ que 12 centins par semaine, ou moins que 2 centins par jour. Je ne mettrai pas d'obstacle à vos travaux et à vos occupations. Envoyez-moi simplement votre nom et votre adresse, dites-moi ce que vous souffrez, si vous désirez, et je vous enverrai gratuitement, sous enveloppe, le Traitement pour votre cas. Je vous enverrai aussi sans dépense pour vous, mon livre — "LE CONSEILLER MEDICAL DE LA FEMME," illustré de gravures montrant les causes des souffrances des femmes, et avec quelle facilité elles peuvent se guérir chez elles. Chaque femme devrait l'avoir en sa possession, et apprendre à penser à elle-même. Alors, quand le docteur dirait: "Il vous faut subir une opération," vous pourriez prendre vous-même une décision. Des milliers de femmes se sont guéries en employant mon remède à domicile. Il guérit toutes les personnes, jeunes ou vieilles. Aux Mères et aux Filles, j'expliquerai un traitement simple suivi chez vous, et qui guérit rapidement et efficacement la Leucorrhée, le Mal de Green, et les périodes douloureuses et irrégulières chez les Jeunes Femmes. Son emploi procure l'embonpoint et la santé.

En quelque endroit que vous demeuriez, je vous engage à vous adresser à des dames de votre localité qui diront avec plaisir, à toute personne souffrante que ce Traitement à Domicile guérit réellement toutes les maladies des femmes et les rend en bonne santé, fortes, grasses et robustes. Envoyez-moi simplement votre adresse, et le traitement gratuit de 10 jours est à vous, ainsi que le livre. Ecrivez aujourd'hui, en cas que vous ne trouviez plus cette offre.

MRS. M. SUMMERS, Box P. H. W. — 43 — WINDSOR Ont.

était recouvert de rocs que l'écume du torrent rendait glissants et où ils se tenaient à grand-peine.

Une déception terrible les attendait non loin de là. Le couloir, subitement, s'étranglait et l'eau s'engouffrait jusqu'à la voûte en un tunnel plein de remous et de tourbillons, au fond duquel ne luisait nul clarté.

Il leur fallut revenir encore une fois sur leurs pas.

Théodule tira sa montre. Il était près de huit heures. Huit heures du matin! Oh! l'atroce ironie des mots! Oui, dehors le soleil brillait sur la campagne, les oiseaux chantaient dans le parfum des fleurs. Dehors c'était la vie, le bonheur! Dehors, le matin, c'était le renouveau vermeil et joyeux du jour, les bruits sonores des travaux des champs, les aboiements des chiens dans les fermes, les chansons des hommes. Mais, pour eux, le matin c'était la suite d'une nuit d'éternelle épouvante, la marche lente vers la mort!

Irène était épuisée. Elle s'assit et sa tête s'appuya sur l'épaule de Théodule:

"J'ai faim", dit-elle.

La faim! nouvelle torture qui précéderait la mort, à laquelle ils n'avaient pas encore soigné, suprême souffrance s'ajoutant à toutes celles endurées jusque-là!

"Ecoute, écoute!"

Au-dessus de leur tête des bruits étouffés, ouates, se faisaient entendre au cœur de roc; les coups se répétaient à intervalles, régulièrement, dans un éloignement inappréciable. Il était midi. Là-haut, dans la grotte, les gendarmes du bourg

sondaient les galeries.

On les cherchait! Leurs mains se tendirent désespérément vers ces appels inutiles; leur voix monta suppliante et déchirée. Mais, hélas! à quoi bon? Le bruit de l'eau couvrait leurs cris.

Pendant des heures encore, les yeux fouillant l'ombre, silencieux, frémissants ils errèrent. La faim commençait à torturer Théodule et à lui tordre les entrailles. La blessure de son front s'était rouverte et le sang qu'il perdait par là l'affaiblissait encore. Irène, les dents serrées, le regard fixe, s'arrêtait par instants et portait la main à sa poitrine avec un spasme nerveux. Elle souffrait horriblement, incapable de prononcer une parole.

Elle tomba.

Elle défaillait. Alors, lui aussi, un découragement infini le saisit. Ce combat désespéré contre le mystère et l'inconnu l'avait brisé. Il se mit à sangloter comme un enfant, posa sur le front d'Irène un dernier baiser, et se coucha près d'elle en attendant la mort. Dieu seul pouvait les sauver!

UN MESSAGER A QUATRE PATTES

Le malheureux était là, depuis quelque temps déjà, dans un engourdissement indéfinissable, quand il sentit quelque chose de velu qui lui passait sur la figure.

(A suivre)

bourreaux. Je m'embarquai pour la Corse, et j'abordai à Sartène un jour de juillet sous un soleil tiède et rouge. Tout de suite, je me choisis une retraite à Vecchio dans les environs d'une forêt. Ma petite maison avait des volets verts et un toit de tuiles. Des pigeons animaient la plus haute fenêtre et les champs s'étendaient autour, avec leurs tons doux et mêlés. Mon budget établi, je vis une fois de plus que j'aurais pu connaître le bonheur véritable sans voler. Un soir, j'enfouis le trésor au fond d'une ancienne caverne qu'un bandit célèbre avait élu comme domicile, jadis. Je creusai un trou, je le recouvris de terre foulée et de branchages et, soulagé, je me mêlai de bon cœur à la vie monotone et délicieuse du village. Mon congé n'était pas achevé qu'un matin, en ouvrant les journaux j'aperçus ma photographie s'étalant en première page. Toute l'histoire de mon vol tenait là exactement détaillée. Le pauvre comptable, soupçonné, était arrêté. Vous me croirez avec peine, Monsieur, mais je pris un prodigieux intérêt à la lecture de ces articles; les dépositions de mes amis, de mon concierge et de mes collègues étaient toutes à mon avantage. Seul, le patron de l'hôtel de Marseille, avouait que je lui avais semblé louche. Bref, on annonçait mon "arrestation imminente". Je rentrai chez moi, je fis mes malles, je les adressai à Paris, et j'allai me constituer prisonnier à Ajaccio.

Je déclarai au chef de police que j'étais victime d'une erreur et que je me tenais à la disposition de la justice. Je fus ramené en France entre deux gendarmes et interrogé par un juge d'instruction retors et matois qui me traita en vieux camarade. Il m'offrait des cigares, bavardait longuement, s'extasiait sur mon intelligence et me suppliait de lui révéler l'emploi que j'avais fait de la fortune subtilisée. Aux yeux de ces gens, il était insensé de dévorer l'argent. Il leur fallut bien possible que j'eusse attendu vingt ans se rendre à l'évidence. Ma vie était un modèle de sagesse exagérée. Les habitants de mon quartier jurèrent que j'étais l'homme le plus sérieux et que mon économie touchait à l'avarice. On fut ébranlé. Mais l'avocat de la "Compagnie des pétroles du Nord" démontra si bien le vol que le doute était impossible. Je fus condamné à deux ans de prison, faute de preuves, et, — la Compagnie s'étant portée partie civile — à la restitution des sommes soustraites.

Ce que furent mes deux années de prison, je ne m'en souviens guère. Je ne fus pas malheureux parce que j'aime le travail et qu'on m'accablait de besogne. C'est en vain que d'habiles "moutons" essayèrent de me faire parler. Pour mes compagnons, je devins une victime et le rôle me plut. Quand on me libéra, la liberté me parut détestable. J'avais fort peu d'argent. Je me fis chemineau; j'errai de campagne en campagne, repoussé lorsque je sollicitais un emploi, chassé comme un chien quand je demandais du pain et une botte de paille. Vous vous étonnez que je ne sois pas allé déterrer ma fortune pour en jouir à mon aise!... Je n'ai jamais été naïf que le jour où j'ai commencé à voler. Je me savais épié, suivi, signalé à toutes les polices et je m'étais condamné à deux années de souffrances avant de revoir la Corse. J'économisai sou par sou et en quatorze mois j'atteignis Marseille

où je me fis débardeur. Là on ne connaissait pas mon histoire et j'eus des gais compagnons qui m'aiderent à oublier mes misères. Pourtant, je n'aimais pas cette vie brutale; je suis un bourgeois au fond et je rêvais de ma maisonnette corse où j'avais connu la quiétude. On cherchait des hommes pour une expédition, je m'embarquai, j'appris à peine la rude existence de marin, car mon patron ayant remarqué ma belle écriture, m'interrogea, sut que je pouvais être comptable et me confia ses livres. Mes gages furent augmentés, je les mis de côté et un jour que nous relâchions dans un port de la Corse, je prétextai une maladie grave et je fus laissé à terre. Quand le bateau eut disparu à l'horizon, je pensai que mes angoisses allaient finir et que j'allais goûter enfin les joies que j'avais conquises. Je partis à la conquête du million.

Je traversai les villages sans soulever la curiosité des habitants. Les Corses comprennent l'hospitalité et ils vous donnent du pain et un lit sans vous demander votre origine. J'étais donc rassuré lorsque je m'avisai qu'un homme en blouse bleue accomplissait le même parcours que moi. Alors je me sentis misérable, lassé, vaincu. La police me guettait-elle?... Pendant trois jours, je ne revis pas le compagnon et son souvenir s'effaçait. Je dépassai Sartène et j'arrivai à Vecchio une nuit. Je reconnus ma maison claire avec son pigeonnier et ses volets clos. J'eus une grosse émotion, mais je me dirigeai vers l'ancien repaire du bandit, j'entrai dans la caverne, j'allumai une petite bougie que j'avais emportée et je cherchai la place: Rien n'avait été changé. Une mousse verdâtre s'étalait entre les branches qui recouvraient la cachette. Bouleversé, je tirai mon couteau, je l'enfonçai dans le sol et je me mis à gratter jusqu'à ce qu'un corps dur arrêtât la lame.

A l'instant même où le sac m'apparut un rire énorme s'éleva près de moi. Je me dressai blême d'épouvante, les tempes humides, et sans savoir ce que je faisais, j'étendis vers une forme noire, mon bras armé de couteau. Un grand cri, quelque chose de tiède qui me fouettait le visage, puis le silence, profond, terrible... J'eus la force de frotter une allumette et je vis.

Un homme était étendu sur le dos, en travers de la cachette. Il portait un trou profond au côté gauche. C'était l'homme à la blouse bleue. Il était gras, musclé, solide. Il portait une fausse barbe en collier qui s'était détachée dans la chute.

Eh bien, Monsieur, la sensation d'avoir tué me clouait sur place. J'eus l'idée d'en finir avec moi-même et mes terreurs. Je n'osai pas. J'allais fuir, fuir sans le million, après l'avoir tenu une fois encore dans mes mains! Il suffisait, n'est-ce pas, de pousser le corps, de s'emparer du sac et de partir vers la mer. Jamais je n'eus ce courage. Les yeux du cadavre s'ouvraient maintenant, et, chaque fois que j'enflammais une allumette, ils luisaient, malicieux et terribles. Je m'éloignai à travers la forêt, je courus comme une bête fauve traquée, et, dans le premier part, je m'embarquai sur le premier bateau marchand. C'est ainsi que je vins en Algérie où, depuis six mois je casse des cailloux sur les routes.

Songez, Monsieur, que j'étais fait pour

être un honnête homme et que j'ai volé sans but et que j'ai tué sans le vouloir. Ma vie est à jamais perdue; je n'effacerai pas de mon souvenir le corps de "l'homme en blouse bleue". Je l'imagine tel qu'il doit être, et la fièvre me gagne, et mes cheveux sont blancs...

Mais vous ne m'écoutez plus?... à gauche de la forêt! oui, personne n'y pénètre à cause d'une légende... Pourquoi me demandez-vous cela?... Vos lèvres tremblent... vous partez?... Ah! Monsieur, nous sommes de pauvres hommes... Je vois! vous allez souffrir aussi d'épouvante et d'espoir — hélas! — parce que, là-bas, près des châtaigniers du marquis, il y a un million sous un cadavre!

GEORGES CASSELLA.

A la Cuisine

PLUM-CAKE

Faire ramollir au chaud 250 grammes de beurre frais placé dans une terrine; y mélanger 250 grammes de sucre en poudre, puis travailler avec une spatule ce mélange tout en y incorporant, un à un, six œufs, le zeste râpé d'un citron, 125 grammes d'écorces d'oranges confites et hachées, 125 grammes de raisins de Corinthe et 125 grammes de raisins de Smyrne, le tout mariné dans un demi-décilitre de rhum. En dernier lieu, y incorporer 150 grammes de farine tamisée. Verser cette pâte dans un moule à Charlotte dont on a beurré les parois intérieures et garni tout le tour avec une bande de papier qui dépasse les bords du moule. Faire cuire à tour de chaleur moyenne, pendant une heure, pour un gâteau de 500 grammes.

—o—

TRUITE SAUMONNÉE A LA RUSSE

Faire cuire dans un court bouillon au vin blanc sec une truite saumonée parée et vidée; égoutter, la napper de gelée de poisson préparée avec la cuisson du court bouillon réduite, décorer le dessus de la truite avec de la mayonnaise verte à la gelée de poisson. Tout autour y dresser des petites croustades garnies de salade russe composée en parties égales de carottes, navets, pommes de terre, haricots verts, petits pois, truffes, champignons, câpres, cornichons, homard, jambon maigre, saucisson, anchois, betterave, le tout coupé en dés et lié avec de la sauce mayonnaise. Les légumes doivent être cuits.

—o—

POTAGE CRÈME DE RIZ

Laver 200 grammes de riz Caroline, le faire crever à l'eau, puis le recouvrir à hauteur avec du bouillon blanc de volaille avec lequel on le fait cuire doucement jusqu'à ce qu'il puisse facilement être écrasé sous la pression des doigts; le passer alors au travers d'un tamis fin en l'écrasant avec un champignon de bois. Délayer alors cette purée avec 2 décilitres de bouillon blanc de volaille, puis faire cuire doucement le tout pendant une demi-heure, tout en l'écumant. Au bout de ce temps, ajouter au potage deux décilitres de crème double et 60 grammes de beurre. Après avoir assaisonné à point le potage, on le verse bien chaud dans la soupière et on y ajoute, comme garniture des petits croûtons aillés en petits dés et frits au beurre.

PROPOS DU DOCTEUR

CONSEILS MEDICAUX PRATIQUES

Nous publions avec plaisir la causerie suivante que nous avons reçue de M. Raymond Bonnet, de l'Institut Médical de Paris.

SOINS HYGIENIQUES DE LA BOUCHE

Les multiples fonctions de la bouche exigent aussi bien pour les dents que pour la muqueuse buccale une propreté rigoureuse et cela est si vrai que l'on pourrait dire que la source d'un grand nombre de désordres digestifs ne doit pas être cherchée ailleurs que dans le mauvais état de l'appareil dentaire. Outre cette importante conséquence ces organes ont encore d'autres usages fort utiles: ils servent à l'émission et à l'articulation de la voix et contribuent suivant leur état, forme, arrangement, à la beauté et à l'harmonie du visage.

Nous ne parlerons que pour mémoire des aliments tels que le sucre, le chocolat, les fruits verts, les acides dont l'action est pernicieuse pour l'appareil dentaire; mais nous insisterons simplement sur les soins journaliers à donner à la bouche.

Sans pouvoir supprimer les désordres multiples qui résultent de l'âge, de l'hérédité, de l'alimentation parfois même, il est avéré que les soins de la bouche les atténuent et les empêchent de produire tous leurs effets. Ils sont donc nécessaires même pour les personnes qui ont des dents parfaites et veulent les conserver intactes.

Ces soins journaliers consistent dans l'usage d'une brosse à dent dont la forme et la sensibilité des crins changera suivant la sensibilité de la gencive; d'un cure dent en métal, bois ou écaille capable de pénétrer, sans piquer ni lacérer la muqueuse dans les interstices non abordables aux crins de la brosse; et enfin de préparations dentifrices appropriées.

Sous ce rapport nous ne saurions trop mettre nos lecteurs en garde contre les nombreuses préparations commerciales faites seulement dans un but spéculatif et sans se soucier ni de la qualité ni des proportions des substances qui les composent. Telles sont certaines poudres et opiatés acides dont l'action est d'autant plus dangereuse qu'ils nettoient plus rapidement les dents, celles où il entre de l'alun, du chlorure de chaux, de l'acide tartrique, du sucre ou du miel, celles enfin qui par l'insuffisance de leur pulvérisation ont une action mécanique trop puissante.

Notre intention n'est pas d'indiquer ici par leur nom commercial toutes ces compositions que nous considérons comme nuisibles; notre but est seulement de donner quelques conseils à nos lecteurs qui leur permettraient de préparer eux-mêmes ou de faire préparer chez leurs pharmaciens des poudres ou des élixirs dentifrices dont nous avons pu constater les excellents effets. L'usage des poudres est tout indiqué lorsque les dents sont jaunes

au collet ou sur toute leur surface et qu'il est utile d'aider l'action de la brosse par celle d'un corps finement pulvérisé; elles devront être en outre absorbantes et alcalines. A cet effet on pourra employer la formule suivante tirée du Codex:

Carbonate de chaux, carbonate de magnésie, 100 grammes; Quina gris, essence de menthe, 1 gramme.

Lorsque le résultat est obtenu et que l'émail a acquis la blancheur et la transparence désirée l'usage exclusif des poudres n'est plus utiles puisque il suffit dès lors d'entretenir ce que l'on est parvenu à avoir. On se servira donc d'élixir. Ceux-ci devant être neutre ou alcalin pour neutraliser l'acidité de la salive et empêcher la carie; astringents ou toniques pour raffermir les tissus; antiseptique et désinfectants pour ôter à l'haleine sa fétidité odorants enfin pour laisser dans la bouche une odeur agréable. Toutes ces exigences sont remplies par les deux élixirs suivants:

1. Celui de Chaltenham:

Camphre pulvérisé, 30 grammes; Myrrhe, 15 grammes; Ecorce de quinquina pulvérisé, 30 grammes; Eau distillée, 60 grammes; Alcool rectifié, 250 grammes.

2. Celui de Desirabode:

Eau de vie de Gaïac, 187 grammes; Eau de vie camphrée, 4 grammes; Essence de cochléaria, de Romarin, de Menthe, 6 gouttes.

Quant aux divers savons dentifrices, sans nier leur action parasiticide, ils laissent sur les dents un enduit verdâtre et ne répondent donc pas aux conditions de propreté que l'on est en droit d'exiger d'eux. Pour les soins proprement dits ils se résument aux suivants: Matin et soir préalablement humectée d'eau additionnée de quelques gouttes d'élixir avec de temps en temps, un petit peu de poudre. Si la brosse ne suffit pas à chasser les substances introduites dans les interstices dentaires à l'aide d'un cure dent achever enfin le nettoyage de la bouche avec de l'élixir à dose d'une demi-cuillerée à café dans un verre d'eau. Enfin après les repas on ne peut que recommander l'usage du rince bouche. En suivant régulièrement ces prescriptions il est facile d'entretenir le bon état de la bouche. Elles sont largement suffisantes. Mais il faut bien prendre garde, sous prétexte de faire mieux encore, de les exagérer. Il est bien évident, par exemple, que l'usage incessant de la brosse chargée de poudre, tel que le font certaines personnes, peut amener non seulement l'inflammation des gencives, mais encore le déchaussement et l'ébranlement des dents. Dans tous ces cas l'excès de soin est presque aussi nuisible que leur absence.

A la Cuisine

GELÉE DE POMMES

Peler des pommes, les émincer et les plonger à mesure dans de l'eau bouillante en comptant qu'il faut un litre d'eau par kilo de pommes. Donner alors 10 minutes de douce ébullition. Verser le tout sur un tamis placé au-dessus d'une terrine dans laquelle on recueille ce suc de pommes. Pour chaque 650 grammes de

suc de pommes on ajoute 500 grammes de sucre en morceaux; on place sur un feu vif et on fait cuire à vive ébullition, tout en écumant soigneusement, jusqu'à ce qu'en retirant de la gelée en ébullition une écumoire que l'on y a plongée, cette gelée en découle sous forme de nappe. La gelée est alors cuite à point pour être mise en pots que l'on ne couvre que lorsqu'ils sont complètement refroidis.

—o—

PÂTE FROID DE CANARD

Préparer 1 kilogramme de pâte à pâté froid un peu ferme que l'on laisse reposer en lieu frais; désosser le canard entièrement; détacher les chairs des cuisses et hacher le restant des chairs. Mettre ce hachis à 800 grammes de farce à galantine, les piler ensemble quelques minutes et assaisonner. Retirer dans une terrine la farce à laquelle on mêle un tiers de son volume au gratin de foie passé au tamis, ajouter quelques cuillerées de lard coupé en dés et de fines herbes cuites. Avec les os et parures de canard préparer un bon fonds.

Beurrer un moule à charnières, foncer ce moule avec les deux tiers de la pâte, en masquer le fond avec une épaisse couche de farce, masquer aussi les pourtours; sur ce fond, poser l'estomac et alterner une couche de farce avec une couche de viande.

Mettre le restant de la farce en dernier et la masquer avec des bardes de lard, puis fermer l'ouverture du pâté avec une abaisse de la même pâte. Décorer le dôme avec des détails en pâte, creuser une petite ouverture sur le point central qui doit servir de cheminée. Lorer le pâté, le pousser à feu modéré. Un quart d'heure après que le pâté est sorti du four, lui infiltrer par l'ouverture du haut quelques cuillerées de gelée d'aspic aromatisée avec le fumet du canard; fermer l'ouverture avec un tampon de pâte; une demi-heure après, enlever le moule et laisser refroidir le pâté pendant douze heures avant de servir.

—o—

LE FIACRE SANGLANT

Tel est le titre de l'œuvre nouvelle dont nous commencerons la publication dans notre prochain numéro.

LE FIACRE SANGLANT

Spécialement écrit pour le Monde Illustré par

MAXIME AUDOUIN

est une œuvre passionnante aux péripéties variées et émouvantes, aux coups de théâtre saisissants et précipités.

mf dim. p

più f mf

f ff

sempre f mf

cres cen do. ff

Tempo 1^o

ff

f

ff *mf*

FIN

TRIO.

p *mf*

mf

cantabile.

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE

Toutes les 30 min. de 5.30 A. M. à 11.00 P. M.

LE DIMANCHE

6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 9.00 A. M. et toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 11.00.

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour Ste-Anne de Beauport

Arrêtant aux Chutes Montmorency

LA SEMAINE

6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 A. M., 12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15, 11.15 P. M. (Samedis et 10.45 P. M. (Samedis seulement))

LE DIMANCHE

16.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 9.00, 10.00 A. M.; 11.45, 2.15, 3.45, 6.15, 7.15 et 10.15 P. M.

LES TRAINS

Laissent Québec pour Beauport et St-Joachim

LA SEMAINE

Pour Beauport, 8.30, 11.30 A. M., 2.15, 5.15 et 7.15 P. M.
Pour St-Joachim, 8.30, 11.30 A. M., 2.15 et 5.15 P. M.

LE DIMANCHE

Pour Beauport, 6.30, 8.00 A. M., 11.45 et 12.45 P. M. Pour St-Joachim, 6.30 A. M. et 11.45 p. m.
Trains à vapeur, tous les autres sont des trains électriques.

Un char électrique fait connection à la Jet. Mastai pour le Sautouim de Mastai, l'Asile de Beauport, etc. avec tous les trains. Taux se aller et retour.

Choses et autres

Par ces changements brusques de température, ne vous laissez pas affaiblir inutilement, donnez à votre constitution les toniques qui la revivifieront. Le Byrrh wine est l'apéritif tonique par excellence, rien ne peut égaler sa composition ni les éléments reconstituants qu'il contient.

Si vous voulez obtenir une boisson agréable, fortifiante et désaltérante, ajouter au Byrrh les Limonades fabriquées par Calixte Goulet, 872 rue Ontario

Force du Cœur.

Force de cœur ou faiblesse de cœur, ne signifie rien de plus que force de nerfs ou faiblesse de nerfs.

Il est positif que sur cent cas de faiblesse de cœur, il n'y en a pas un qui soit actuellement organiquement malade.

C'est presque inévitablement un seul tout petit nerf qui fait défaut. Ce nerf caché — le cardiaque ou nerf du cœur — exige nécessairement et doit avoir plus de puissance et plus de stabilité, avoir une plus grande force pour contrôler et pour guider. Sans cela, le cœur continue à s'affaiblir. Or l'estomac et le reins ont aussi ces mêmes nerfs contrôleurs.

Ceci explique clairement pourquoi dans le passé, le Restaurant du Dr. Shoop a fait tant de bien pour les cœurs faibles et souffrants. Le Dr. Shoop a d'abord recherché la cause de ces douleurs, oppressions et palpitations inquiétantes du cœur. Le populaire remède du Dr. Shoop est seul dirigé au soulagement de ces nerfs très nerveux indisposés.

Il reconstitue, il renforce, il offre un véritable secours au cœur. Si vous voulez avoir le cœur fort, une bonne digestion renforcez ces nerfs — reconstituez-les — c'est absolument nécessaire, par l'usage du:

Restaurant du Dr. Shoop.

En vente dans toutes les pharmacies.

vous obtiendrez un mélange parfait. Inutile de rappeler déjà quelque renommée, elle a que son ginger ale, cream soda, un petit passé derrière elle, ses sirops de fruits, ses cidre champagne, sont des produits liquides supérieurs.

Vous devez toujours avoir en main l'Eau de Mousse des Carmes de Boyer, elle combat les vertiges, les évanouissements, les maux de tête, les digestions pénibles.

La Mine Grasse Ozo, remettra à neuf, tous vos poêles et tuyaux à votre retour de la campagne.

La Poudre à laver Rasco pour obtenir la blancheur locale des tissus, des dentelles, elle nettoie sans usz le linge.

La Poudre à laver Rasco pour glace de H. A. Macé, 746 rue Notre-Dame Ouest, les appareils congélateurs sont les meilleurs, les plus simples pour obtenir les meilleures préparations agréables et savoureuses, sans embarras ni troubles.

Les Tablettes du Dr. Shoop contre le mal de tête, les névralgies, les troubles sanguins, sont certainement la meilleure médication pour obtenir la guérison de ces maux.

Ecrivez à Julia C. R. Richard boîte A 996, Montréal, elle vous enverra gratuitement son livre, écrit par elle-même, qui contient les meilleurs renseignements à toute femme, jeune ou vieille soucieuse de recouvrer sa santé perdue.

Le Lessive Phénix donne un linge bien nettoyé, elle n'use pas le linge, elle se vend dans toutes les épiceries.

N'oubliez pas le savon Baby's Own pour la santé de vos chers bébés et pour vous-mêmes.

Si vous désirez faire réparer vos MEUBLES, et obtenir un travail irréprochable, adressez-vous à M. Gagné et Gagné, 872 rue Ontario-Est, vous aurez toute satisfaction, votre mobilier sera remis à neuf.

LA JALOUSIE

S'il vous fallait répondre sur le champ à cette question posée à brûle-pourpoint: "Dans quel monde se jalouse-t-on le plus?" sans doute vous vous montreriez embarrassé, encore que vous puissiez répondre... du grand monde!... Tous aussi bien vous êtes prêts à ajouter que la jalousie est grande dans le monde des peintres, dans le monde des sculpteurs, dans le monde des boursiers, mais tout ceci n'est qu'une réponse qui s'approche de la vérité sans être la vérité. Le monde où l'on se jalouse le plus est le monde du théâtre.

Dernièrement, à un concert où l'assemblée était des plus élégantes, deux cantatrices pré-

taient leur concours, l'une a paru déja quelque renommée, elle a un petit passé derrière elle, l'autre a l'espoir d'un bel avenir. C'est plus qu'il n'en faut pour déclencher une réciproque jalousie.

—Oh! dit la première en entendant toussoter la seconde, vous avez un chat dans la gorge. Il y a du graillon. A votre place je renoncerais à me faire entendre. Il ne faut pas faire montre d'un stupide entêtement qui ne servirait point votre future carrière.

L'autre se recueillit quelques minutes, puis lança cette phrase terrible:

—Oh! madame! seriez-vous malade, vous avez un œil qui louche terriblement ce soir.

Et la cantatrice fut toute démentée.

On peut mesurer du talent d'une femme, non de sa beauté.

UN LIVRE POUR LES FEMMES

Toute femme qui se soucie de conserver ou de recouvrer la santé et les attraits perdus ne devrait laisser passer l'occasion qui se présente de se procurer le dernier livre de Julia C. Richard, "La Santé de la Femme." Ce livre est rempli de faits nouveaux et importants que chaque femme devrait connaître. Il vous dira comment retrouver la santé du jeune âge et comment échapper à ces maladies qui brisent la vie de tant de jeunes femmes. Un livre rempli de bon sens, écrit par une femme qui a consacré sa vie à l'étude de ces problèmes.

GRATIS

AUX LECTRICES
DE CE JOURNAL...

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, une copie sera envoyée, franco, à toute femme qui en fera la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, Boîte A, 996
Montréal.

ACTUALITES

LA NOUVELLE ECOLE
Il vient de se fonder à Berlin une école d'un nouveau genre qui, certainement en notre siècle de crédulité et de superstition ne saurait manquer d'avoir du succès. Dans cette école, on n'enseigne pas le grec, le latin, l'histoire et la géographie. Fi! que cela est donc commun! L'école que Berlin renferme depuis peu dans ses murs est une école plus modernisée. C'est une école de devineresses, de pythoïsses, de somnambules extra-lucides. On y apprend à prédire l'avenir par les lignes de la main, le cours des astres, le vol des oiseaux, le marc de café, les cartes et la forme que prend le plomb fondu versé dans l'eau! Les hommes sont admis à suivre les cours de ce nouvel institut. Déjà quelques élèves se sont fait inscrire.



UN BIENFAIT POUR LE
BEAU SEXE
POITRINE PARFAITE AVEC LES
**POUDRES
ORIENTALES**

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix. D'ap. g. général pour la puissance!

L. A. Bernard, 42 Ste-Catherine Est.
MONTREAL.
Aux E.-U.: Geo Martiner & Sen.
Boston, Mass.

Demandez à votre Epicier

La Poudre pour Crème à la Glace

Et vous Appréciez votre

Crème Glacée

On ne se salue pas en la préparant.
Pas d'ennuis, pas d'embarras.

En boîtes de 6 oz. 15c. pour 1 livre 1/2 de crème.
11 oz. 30c. pour 1 galon de crème.

NAJOUTEZ QUE DU LAIT

A. H. MACE & CIE,
746 NOTRE-DAME OUEST, Montréal.
Bell Tel. Main 5071



HOTEL DU LAC ST-JOSEPH

LAC ST-JOSEPH
à 50 minutes seulement de Québec.
Ouverture le 15 Juin 1907

Canotage, Pêche, Grèce magnifique pour les bains, Terrains de Golf, Lawn Tennis, etc. Orchestre excellent, bon service de trains. S'adresser à

JULIAN E. PRIEST, Gérant
Au Chemin de Fer du Lac St-Jean, Québec

Une Taille Idéale

qui assure une Taille élégante, est obtenue par l'usage des fameuses

Pilules Persannes

de TEWFICK HAZIZ
(Tchéran, Perses)
Femmes et Jeunes Filles
usez-en!

Elles font merveille!
\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour
\$5.00.

Société des Produits Persans
—DEPARTEMENT C—
Boite Postale 1031, Montréal.

Reparations de Meubles en tous genres

TRAVAIL FINI et EXTRA
s'adresser à

MM. GAGNE ET GAGNE

Remboureurs et Répareurs de Mobiliers
872 Rue ONTARIO EST

Fabricant de l'eau de javelle
"LA BRETONNE"

DESTRUCTION DES LIMACES

C'est au jardin qu'on se plaint des limaces et qu'on voudrait pouvoir les détruire. Les jardiniers placent des cendres ou de la sciure de bois, du plâtre ou autres matières, et ils ne réussissent qu'imparfaitement. Il paraît qu'un agriculteur de la Gironde aurait trouvé un moyen infailible.

Ce moyen consiste tout bonnement à répandre du sulfate de fer en menus cristaux, voire même pulvérisé. Deux ou trois jours après, les cadavres de limaces et aussi de petits escarbots jonchent le sol.

Ce remède a réussi sur des champs de trèfle, des semis de seigle où le sulfate avait été répandu à la dose de trois cents kilos à l'hectare, c'est-à-dire trois kilos par are. On voit qu'au jardin la dépense serait vraiment insignifiante. Il n'en coûte guère d'essayer.

LES INNOVATIONS

Paris est une ville cosmopolite, les étrangers la visitent avec agrément et ils prennent vite l'habitude d'y revenir à date fixe. Je ne vous apprendrai rien de bien nouveau en vous disant que, notamment, la colonie américaine est à Paris fort nombreuse.

Or les Américains sont des fervents de l'automobile. Ils ont raison. Quoi de plus agréable que ce sport si plein de plaisirs divers et salutaires?

Les Américains ont remarqué qu'aux environs de Paris, les habitants sont peu sympathiques aux touristes qui traver-

sent leurs pays. Leur animosité se traduit par des clous semés sur les routes ou par des pierres lancées à la fronde sur les voitures qui passent. Il est malaisé de punir les autophobes. Arrêter la voiture et courir après les coupables est un moyen qui n'en est pas un.

Les Américains de Paris ont trouvé mieux. Ils élèvent des molosses qui, bien dressés, courent mordre les molets des gamins ou des gens mal intentionnés. Le wattman ralentit la marche, le chien saute à bas du siège, et le lanceur de pierres n'a plus que la ressource de grimper sur un arbre.

Déliez-vous, paysans ou villageois qui n'aimez pas les automobiles, des chiens assis à côté des chauffeurs!

—o—

SEDITIONS MILITAIRES,

par le général de Négrier. In-18, broché, 0 fr. 5x1 (Librairie Ch. Delagrave 15 rue Soufflot, Paris).

Avant-Propos — Ce qui suit fut écrit il y a quelques années, au moment où l'antimilitarisme commençait à paraître.

"Pourquoi me disait-on, rappeler de pénibles souvenirs? Le bon esprit de l'armée, sa parfaite discipline la tiennent à l'écart des passions populaires; son mode de recrutement assure son loyalisme, et les désordres dont vous parlez ne peuvent plus se produire!"

Quoique ne partageant pas ces vues optimistes, je ne publiai pas cette étude.

Les douloureux événements auxquels nous assistons lui donnent maintenant une triste actualité.

Souhaitons que l'exemple du passé rappelle qu'en laissant la discipline se perdre, la nation s'expose à cet affreux malheur de ne pouvoir, comme autrefois, la rétablir qu'en versant des flots de sang français.

Général de NEGRIER.

—o—

En France — A mesure que le gibier diminue, le nombre des chasseurs augmente. C'est, du moins, ce que l'on peut conclure de l'accroissement du chiffre des permis de chasse. Ceux-ci ont presque doublé en vingt ans passant de 300.000 à 535.000. Ils rapportent 15 millions, dont 10 à l'État et 5 aux communes.

Eau des Carmes BOYER



Rétablit l'équilibre du système nerveux ébranlé par un coup, une chute, une émotion violente.

Agents: L'OUGIE Frères, 15 T. B. Notre-Dame, Montréal.

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE **RACSO**

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERES.

Agence Générale: 1390, Boulevard St-Laurent

La Dy-pepsie guérie par l'Eau purgative **RIGA**

En vente dans toutes les Pharmacies

NETTOYAGE DES PEIGNES ET BROSSES

La manière la plus connue est de les plonger dans de l'eau bouillante additionnée de carbonate, de bien les frotter et les essuyer vivement. En voici une encore qui consiste à enfermer les peignes et les brosses dans un sac de toile bien sec ou un torchon replié en quatre et d'y jeter un litre de son. On aura soin de secouer le tout longtemps et énergiquement, car il faut que, par la secousse le son pénètre en frottant dans tous les recoins des peignes et des brosses.

Après le nettoyage, il faut frotter les brosses l'une contre l'autre jusqu'à complète expulsion du son. Les peignes sont expurgés à la brosse. On essuie et on frotte avec un chiffon de laine.

Cette dernière façon est plus commode à l'hôtel ou chez des amis, où l'on n'a pas d'eau chaude et de carbonate à sa disposition. On peut remplacer le son par de la grosse farine.

MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir



La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

== OZO ==

plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse **OZO**

Donne un lustre très brillant et doux, épêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux **OZO**

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited, MONTREAL.

MEILLEUR MÉDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

MEILLEUR MÉDAILLE INTERNATIONALE 1900

LAPRÉS & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360 RUE ST DENIS COIN ONTARIO MONTREAL, P.Q.

TELEPHONE BELL EST. 1263

RESIDENCE EST. 1262

DES MARCHANDS 843

POITRINE IDEALE

Developpement et Fermeté des Seins en deux mois par les **PILULES ORIENTALES**

seul moyen pour la femme d'acquiescer ou de recouvrer une poitrine opulente et ferme. Méthode absolument sans danger, approuvée par les célèbres médecins.

Flacon avec notice. Distribution absolue.

J. RATIE, pharmacien, 5, passage Verdoeur, Paris. Dépôt à MONTREAL.

M. DÉCARY, angle des Rues Ste-Catherine et St-Denis.

New-York Modern Photography

T. BEAULIEU, Artiste-Photographe, 1130 Rue St-Denis.

PORTRAITS-CABINETS à \$1.25 la douzaine

Du mois de Juin à Aout

Travail Fini Extra.—Satisfaction Garantie contre toute critique. Tel. Bell Est 3083


Tel. Bell Est 3549.

Dr Arthur Beauchamp

CHIRURGIEN

DENTISTE

168 RUE ST-DENIS



CHEMIN DE FER DE QUÉBEC ET DU LAC ST-JEAN

LA NOUVELLE VOIE DU

Saguenay

De Québec au Lac St-Jean et Chicoutimi
A travers les Montagnes Laurentides
Et les endroits de Pêche au Nord de Québec

Par le CHEMIN DE FER du LAC ST-JEAN et retour de Chicoutimi à Québec par les vapeurs du Saguenay.

L'Hôtel Roberval, au Lac St-Jean, peut loger 300 personnes.

Un magnifique guide illustré gratis sur demande à

ALEX. HARDY,
Agent des Passagers, Québec.



Tel. Bell EST 2141

Tel. des Marchands 904

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commencant le 20 mai 1907

DEPART DES TRAINS COMME SUIT : — Semaine

9.00 A. M. Du à l'Assomption à 9.40 a. m., L'Epiphanie, 9.57 a. m., Joliette, 10.24 a. m., Grand'Mère, 1.05 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec 40 p. m.

4.30 P. M. Pour l'Epiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.

6.00 P. M. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste-Julienne, New-Glasgow et St-Jérôme.

9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.40 a. m., 11.40 a. m., 5.35 p. m., les jours de semaine et 8.40 p. m. les dimanches

GUY TOMBS
Agent Général des Passagers
CHIEF DE LA BANQUE IMPÉRIALE MONTREAL

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, 9.00 a. m., 9.45 p. m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, 9.45 p. m.
TORONTO, CHICAGO, 9.30 a. m., 10.00 p. m.
OTTAWA, 8.45 a. m., 9.40 a. m., 10.00 a. m., 10.40 p. m., 10.15 p. m.
SHERBROOKE, 8.30 a. m., 8.40 p. m., 9.25 p. m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.-B., 9.25 p. m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, 10.15 p. m.
WINNIPEG, CALGARY, 9.40 a. m., 9.40 p. m.
VANCOUVER, 9.40 p. m.

DE LA GARE VIGER

QUÉBEC, 8.55 a. m., 12.00 p. m., 11.30 p. m.
TROIS-RIVIÈRES, 8.55 a. m., 12.00 p. m., 11.30 p. m., 11.30 p. m.
SHAWINIGAN FALLS, 2.00 p. m.
OTTAWA, 8.20 a. m., 8.50 p. m.
JOLIETTE, 8.00 a. m., 8.55 a. m., 8.50 p. m.
ST. GABRIEL, 8.45 a. m., 8.50 p. m.
STE AGATHE, 8.45 a. m., 9.15 a. m., 10.45 p. m.
NOMININGUE, 8.45 a. m., 8.45 p. m.

(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les dimanches, (L) Mardi, jeudi et samedi, (c) Dimanche seulement, (d) Quotidien, excepté le samedi, (I) Samedi seulement.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

Bureau en ville: 129 rue Saint-Jacques, près le Bureau de Poste. A. E. Lalande, agent.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

'INTERNATIONAL LIMITED'

Le train le plus confortable et le plus rapide, au Canada

Laisse Montréal, 9.00 a. m. tous les jours, arrive à Toronto, à 4.20 p. m., à Hamilton, à 5.20 p. m., aux Chutes Niagara, à 6.50 p. m., à Buffalo, à 8.25 p. m., à London, à 7.45 p. m., à Detroit, à 9.50 p. m., à Chicago, à 7.42 a. m. Luxueux service de Café et Char Pullman attachés à ce train.

MONTREAL ET D'OTTAWA

Trois heures sur chaque parcours

Laisse Montréal, 8.30 a. m., 11.30 p. m., 7.30 p. m.
Laisse Ottawa, 8.30 a. m., 11.30 p. m., 5.30 p. m.
Chars Parloirs à tous les trains. — Buffet sur le train de 5.00 p. m. venant d'Ottawa.

MONTREAL ET NEW-YORK

Laisse Montréal, 10.45 a. m., 11.10 a. m., 7.40 p. m.
Arrive à New-York, 18.00 p. m., 11.00 p. m., 7.18 a. m.
Chars Parloirs aux trains du jour. — Char-foirain Pullman au train de nuit.

MONTREAL, BOSTON ET SPRINGFIELD	MONTREAL ET PORTLAND
La Montréal, 9.01 a. m.	La Montréal, 8.00 a. m.
La Montréal, 9.40 p. m.	La Montréal, 8.15 p. m.

Chars parloirs et directs aux trains du jour, chars-foirains Pullman aux trains de nuit.

Tous les jours. — Tous les jours, excepté le dimanche

Bureau des billets: 137, St-Jacques, T. Main 09 et 08, et le Café L'Express, 20.

TEL. BELL EST 2805

Calixte GOULET

Fabricant de Liquides Gazéifiés

Ginger Ale
Cream Soda
Sirop de Fruits
Eau Minérale de Varenne

1072a rue Ontario, MONTREAL

ECHANGE DE CARTES POSTALES

Insertion Gratuite

1.—Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.

2.—Les adresses avec pseudonymes seront refusées ainsi que celles poste-restante.

Rolande Bavard et Gabrielle Lalleur, Chicoutimi, B. P. 37.—Mlle Héloïse Armand, 225 rue Massue, St Malo, Québec.—Mlle Charlotte Francœur, Nicolet, Qué.—Adrien Laframboise, St Benoit, comté Deux-Montagnes.—Louisa Gervais, St Cuthbert Station, Qué.—Rose Lamoureux, 1343 St Hubert, Boulevard St Denis.—Annette Lapointe, 3A Aqueduc, St Malo, Québec.

Louis Philippe de Montmagny, B. P. 19, Montmagny Qué.—François Proulx, Montmagny Qué.—Omer Proulx, B. P. Delagrave, Co. Montmagny, Qué.—Mlle C. Fleurence, St Benoit, Co. Deux-Montagnes, Qué.—M. Jean G. Corzolino, rue Joseph Verdi 45-W, Livourine, Italie.—Mlle Anna M. Gauthier, Roberval, Qué.

Mlle Jeannie Lalleur, St Hermas, comté des Deux-Montagnes, Qué.—M. Pierre Rabier, chez Simon Peyron, Lakeville, Conn., E. U.—Flore Clermont, Cka, Co. Deux-Montagnes, Qué.—Antonin Cardinal St Vincent Co. Deux-Montagnes, Qué.—Aldéric Charbonneau, St Hermas, Co. Deux-Montagnes, Qué.—M. G. Fauteux, N. P., St Benoit, Co. Deux-Montagnes, Qué.—Aldéric Cantin, 225 Massue, Québec, avec monde entier correspondance française et anglaise, sténographie Duployée.—Mlle Louisa Dubreuil, St Placide, Co. Deux-Montagnes, échangera cartes de tous genres pour cartes de fantaisies en cuir seulement.—Mlle Emela Leduc, St Placide, Co. Deux-Montagnes, échangera cartes de toutes sortes pour cartes comiques en cuir.—Mlle Alirédine Lefebvre, St Ephrem Tring, Co. Beauce, vues et fantaisies préférées.—Mlle Blanche Bilodeau, 82 rue Richelieu, Québec.—Mlle Martel 1300 St Dominique, avec messieurs, cartes de tous genres.—Mlle Annie Rouillard, 55 Sous-le-Fort, Québec, cartes de cuir et fantaisies.—Arthur Belleau, Salem, Mass., 76 Congress st., tous genres.—Joseph Savard, 29 Berthelot, Québec, fantaisies préférées.—Mlle Fédéra, Baie St Paul, Co. Charlevoix, avec jeunes gens de 18 à 27 ans.—Georgie Forgues, rue Commercial, Lévis.—M. Lucien Garville St Amédée, Péribonka, Lac St Jean, monde entier.—Adrien Laframboise, St Benoit, Co. Deux-Montagnes, tous genres, Tassé, Henryville, Qué.—Jean, avec monde entier.—Charlotte ne Lauzon, 105 Richelieu, Québec, fantaisies et cartes glacées.—Mlle Azilda Fortin, tout genre avec monde entier, 97 N.-D. des Anges, Qué.—M. Alfred Gagné, 59 Avery st., Laconia, N. H., E. U., tous genres.—Mlle Paule Delahoye, Chevlot, par Thoon-les-Vosges, France, cartes vues Canada et États-Unis.—Mlle Hélène Beaulieu, 199 rue

SURMONTEZ L'EFFET DES CHALEURS



Désaltérant tout aussi bien que les boissons acides, le Byrrh n'a pas comme eux d'effets débilitants — au contraire il renforce, rend l'appétit, surmonte l'accablement. En consommation dans les cafés et en vente chez les marchands.

Hudon, Hebert & Cie Ltée.
MONTREAL.
Seuls agents pour le Canada.
Violet Frères, Propriétaires, THOUR, France

Latourelle, Québec.—M. Arthur Daoust, w.D., St Benoit, Deux-Montagnes, Qué., tout genre.—Blanche Estelle-Bourassa, boîte postale 56, Lévis, Qué.—Robert de Castille, boîte 101, Man., Sask., tous genres excepté fantaisies.—M. Roméo Sicard, 3 Ste Catherine, Vianville.—Mlle Anna Hébert, fantaisies, brillants, diamantés, 61 Franklin, St Sauveur, Québec.

Mlle Blanche Duressne, Ste Rosalie, Co. Bagot, Qué.—M. Émile Montbriand, Sault-au-Récollet, Qué.—Mlle Mignonne, 374 1-2 Montcalm, Montréal.—Mlle Marthe Larue, 105 Vichelieu, Québec.—Mlle Yvette Larivière, 4 1-4 rue Ste Geneviève Québec.—Henri Grignon, Ste Agathe des Monts, Qué.—Mlle M. L. Marquis, Rivière du Loup, Qué.—Mlle Diane Fortin, St Aubert, Co. L'Islet, Qué.—Mlle M. L. Guillet, St Paul, Co. Montmagny, Qué.

Avec Lessive Phénix le lavage se fait tout seul, sans brosse, sans savonnage et meilleur marché. Demandez-la aux épiciers ou Chouillon & Cie, Montreal.

POUR EMPECHER L'ÉCAILLEMENT

Lorsque des surfaces peintes, de bois ou de métal, doivent être exposées aux intempéries, il est bon de les laver à fond, tout d'abord, puis de les garnir d'une couche d'huile de lin bouillante, qui constitue une sorte de vernis préparatoire. De la sorte, la peinture ne s'écaille jamais.

Pour faire le tour du monde, un piéton marchant jour et nuit mettrait 428 jours, un train rapide 40 jours, un boulet de canon 21 heures et un courant électrique 1-100 de seconde.

La population de l'Europe double tous les 660 ans.

En Russie, il est formellement interdit d'applaudir au théâtre.

Le Shah de Perse possède une pipe qui vaut 400,000 francs. Elle est très finement ouvragée et incrustée de nombreuses pierres précieuses.

Le journal le meilleur marché — Les journaux d'Europe sont loin d'être chers. On est assez surpris même, pour peu qu'on y réfléchisse, de la quantité considérable de lecture qu'offre à ses lecteurs pour la somme de cinq centimes un journal de grande circulation de Paris ou de Londres. Cependant ces journaux sont hors de prix si on les compare à la "Bonne Graine" dont le premier numéro a paru tout récemment en Belgique, et qui se vend un centime. La "Bonne Graine" est publié par les socialistes belges, et sans doute aucun, il peut être considéré comme le journal le meilleur marché d'Europe et même du monde entier.

Le pays le plus froid du monde est Verkoïansk où l'on a observé jusqu'à 68 degrés au-dessous de zéro. La moyenne de la température du mois de janvier est environ 45 degrés. En été, le thermomètre marque souvent dans la journée jusqu'à 30 degrés de chaleur et pendant la nuit il gèle.

Un Chinois lorsqu'il a fait une action d'éclat reçoit une décoration; c'est une plume de paon qu'il a le droit de porter à son couvre-chef. Il y a trois rangs de décoration: d'abord la plume à un œil, puis celle à deux yeux, enfin celle à trois yeux. Depuis un siècle, il n'y a qu'un seul mandarin qui ait mérité cette troisième distinction dont il a le droit de s'enorgueillir.

Bouteilles américaines — On essaie aux États-Unis de lancer des bouteilles à lait en pâte à papier imprégnée de paraffine, obtenues à un prix tel que la bouteille pourra être jetée après avoir servi une fois. Une usine de Philadelphie serait à même de livrer 400,000 bouteilles par jour, dont 200,000 pour la ville même.

Les bouteilles en papier sont incassables et peuvent être transportées dans des emballages simples. Elles sont recouvertes d'un bouchon de carton facile à enlever.

On emploie aussi aux États-Unis des sacs à ciment également en papier.

Chez les Maoriés — Il y a beaucoup de tribus sauvages parmi lesquelles il est coutume de se saluer en se frottant mutuellement le nez, mais les maoriés ou indigènes de la Nouvelle-Zélande sont probablement l'unique peuple qui se permette une pareille familiarité avec ses dieux. Cet acte est considéré cependant par les Maoriés comme la forme d'adoration la plus respectueuse, c'est pourquoi, lorsqu'ils fabriquent leurs idoles de bois, ils n'oublient point de les pourvoir d'un nez proéminent afin, sans doute, de rendre l'adoration plus aisée.

La concentration mentale et l'athlétisme — Quoique cela paraît extraordinaire, les sports athlétiques exigent une grande force de concentration mentale. Si, par exemple, un sauteur de corde est distrait au moment de prendre son élan, il diminuera considérablement la distance du saut. En supposant que celui-ci soit de 7 mètres, s'il y a concentration mentale, il ne sera plus que de 6 mètres et demi ou 6. Le même phénomène se produit pour les coureurs. Ceux-ci ne peuvent conserver toute la vélocité dont ils sont capables que moyennant un effort de volonté intense, concentré et soutenu. Et s'ils se trouvent distraits pour une raison quelconque, même pour penser momentanément s'ils arriveront ou non au but, l'allure de la course se ralentit d'une manière visible.

Les plantes gemmifères — Une des particularités curieuses de la flore des Philippines est la plante qui contient des pierres précieuses. Parmi les végétaux qui offrent cette propriété, figure un bambou connu sous le nom de "rabashir". Il renferme une opale à reflets aussi changeants que celle qu'on trouve dans la joaillerie courante, mais plus chère parce que plus rares. Toutes les tiges de ce bambou, à vrai dire, ne sont pas gemmifères; il faut en couper plusieurs milliers et les inspecter attentivement pour découvrir dans l'une d'elles la pierre d'un beau rose verdâtre. Quelques noix de coco fournissent également une perle d'un aussi bel orient que celles de Ceylan. Ces corps brillants et nacrés sont petits et varient de la grosseur d'une tête d'épingle à celle d'un pois. Certains musées d'Europe possèdent de ces perles des Philippines, mais on n'en connaissait jusqu'ici qu'une douzaine et elles étaient considérées comme des trésors. On s'occupe actuellement à Luçon et à Mindanao d'étudier de plus près la flore gemmifère de l'archipel malais.



Pour le Bain du Bébé et pour les autres usages de sa toilette, on ne peut acheter un Savon aussi bon pour un prix si minime que

Le Savon "Baby's Own Soap"

On offre en vente des imitations de ce savon, méfiez-vous en.

Ils n'ont du véritable que l'apparence et ont pour but de donner un profit illégitime au marchand à votre détriment.

Demandez toujours le "Baby's Own"

**ALBERT SOAPS Limited, Mfrs,
MONTREAL**



SI VOUS DESIREZ OBTENIR

Une Taille Idéale
Une Poitrine Parfaite
Un Buste Esthétique Pur

Si recherchés par les Femmes
et les Jeunes Filles

FAITES USAGE
DES

PILULES PERSANES

de TEWFICK HAZIZ (Téhéran, Perse)

ELLES DEVELOPPENT LE BUSTE COMME PAR MAGIE

*Jeune les Pilules Persanes! C'est le secret
ma reconnaissance pour les effets incom-
parables que j'en ai obtenus. Agruez mes
vifs remerciements*
Marthe Berger,
Nyon, 29 janvier 1903 / rue de l'Arboret, 37B

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00

Société des Produits Persans

DEPARTEMENT G.

BOITE POSTALE 1031

MONTREAL